

Bibliothèque numérique

medic@

**Nuisement, de. Poème philosophic de
la vérité de la phisique minerale...**

*A Paris, chez Jeremie Perier & Abdias Buisard,
1620.*

Cote : 39773 (2)

2

P O E M E
PHILOSOPHIC
DE LA VERITE DE LA
PHISIQUE MINERALE,
O V

Sont refutees les obiections que peuuent
faire les incredules & ennemis de cet Art.
Auquel est naïfument & veritable-
ment depeinte la vraye matiere
des Philosophes.

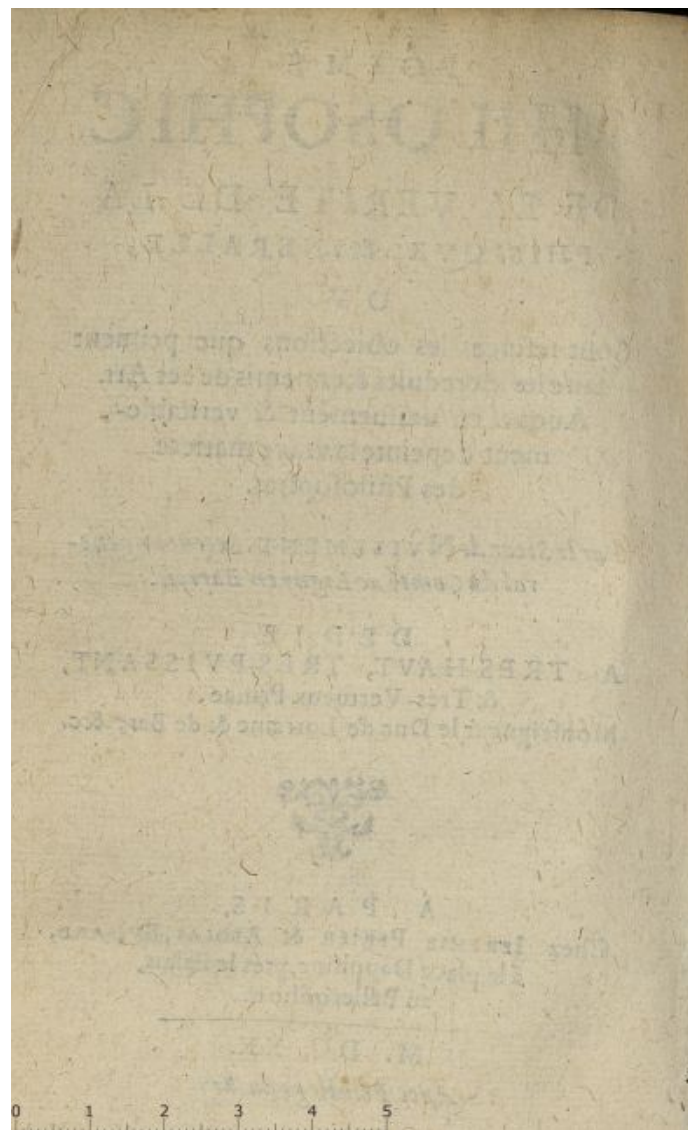
*Par le Sieur de N VISEMENT, Recenseur gene-
ral du Comté de Ligny en Barrois.*

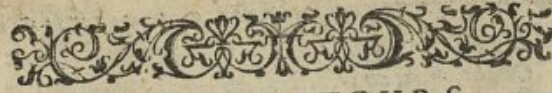
D E D I E'
A TRES-HAUT, TRES-PVISSANT,
& Tres-Vertueux Prince,
Monseigneur le Duc de Lorraine & de Bar, &c.



A P A R I S,
Chez IEREMIE PERIER & ABdias BVISARD,
à la place Dauphine, près le Palais,
au Bellerophon.

M. DC. XX.
Avec Privilege du Roy





AVX LECTEURS.

MAlgré les flots émeuz par l'ignorante
rage,
Et l'obscur tourbillon par l'enuie ex-
cités

Quiconque aura pour Nord l'astre de verité,
Singlera de tous vents afranchi du naufrage.

Si j'ay veu par Vanguelle, avec un grain de poudre
Douze gros d'argēt vis sās fraude en or muez:
L'orgueil des vains discours de raisons desnuez
A desmētir mes yeux me feroit il resoudre?

Mont donc cet noble & docte, en probité insigne,
Fut exacte recors de ce divin effect;
Qui par l'experte main du vieil Girout fut fait
Sās que d'en aprocher Vanguelle jeist nul signe.

Si du plomb calciné, extrait de bohne veine,
De l'or (mais sans profit) ie tire tous les iours:
Ceux qui font cōire l'art tāt d'insolēs discours
Sont ils pas cōvaincus de presumption vaine?

Discours audacieux que fol penser m'adite,
Et qu'opinion fausse en public vissemant:
Puis que vous asirmez que la verité ment, (te)
Partez vous pas d'une ame impudēte & maudi-

A ij

Vos Auteurs deormais feront mieux de se taire,
 Qu'aller auçgles nez des couleurs babillans:
 Ce sôt vrais charlatâs, puis qu'ils vôt habillât
 Du pourpre de raison un erreur populaire.
 D'impatiente ardeur procede le ur furie,
 Car esperant d'abord leurs desirs contenter,
 Premier que concevoir ils veulent enfanter,
 Exerçant la pratique avant la theorie.
 Nos maistres ont sceu l'œuvre auât que l'avoir fai
 Le bon Treuisan mesme ose persuader (se.
 Qu'il en eut par l'estude avant se hazarder,
 L'espace de deux ans cognoissance parfaite.
 Voire qu'en cet espace il eut libre acointance,
 A quinze, mis au rang des éleuz bienheureux
 Qui l'avoient accomplie, & parloit avec eux
 Comme leur cōpagnon, maistre en cette sciēce.
 Il faut qu'une lecture à la sienne semblable,
 Joigne par un seul point les lignes des auteurs:
 Puis cōparant les dits des vrais & des mēteurs
 Discerner prudemment le faux du veritable.
 La peinture plus noble, est celle qu'en idee
 Le doctē peintre esbauche au blāc de son esprit:
 Le poēte a son poēme en l'intellect escrit,
 Premier que par sa main la plume soit guidée.
 Pour voir du vray l'image, ains la verité mesme,
 Et l'idole du faux, sous visages diuers
 Opposez l'un à l'autre, on doit lire ces vers: (me.
 Car l'une & l'autre est vine au marbre de ce poē



A TRES-HAUT,
TRES-PVISSANT, ET TRES-
VERTVEUX PRINCE

MONSEIGNEUR LE DVC
DE LORRAINE ET DE BAR.&C.



MONSEIGNEUR,

Si par quelque considération humaine on a
souuent excusé ceux qui se sont énamourez
de beautez à eux inconnües, au seul recit de
leurs perfections: Et si la passion ainsi legere-
ment conceüe a peu d'un mouuemēt violent
emporter ces amants iusques à l'extremité de
prodiguer leurs vies pour la gloire de tels ob-
iects imaginaires: Qui me pourra iustement
dire indigne de pardon, si rauy par ma veuë
ie suis deuenü amoureux d'un iusiet non
commun, voire tant admirable en toutes ses
parties, qu'il est bien permis du Ciel à plu-

A ij

seurs d'en imaginer l'excellence; Mais à fort peu de la comprendre? Or comme ces vieux Paladins eussent dégradé de l'Ordre de Cheualerie celui qui eust veu offenser sa Dame, sans employer ses armes à la deffense de son honneur; Je croirois meriter la mesme honte, si coupable du mesme crime j'aurois, en me taisant, approuvé les blasphemes proferez en public contre la Vierge que ie fers par un presomptueux Sophiste; qui iettant de dépit aux orties le blanc & candide froc des Philosophes, s'est voulu acquerir rang honorable entre les doctes, en contre-faisant l'Aristarque; & de la Ponce de certains vers maigres & mal limez, essayant d'effacer du liure de vie le nom de cette Nimphe, & de tous ceux qui l'ont aimée. Le vif ressentimēt de cette iniure a donc tellement desbordé mon fiel, qu'en l'excès d'une impatiente & trop legitime douleur j'ay voué à cette belle, & aux Manes de tant de glorieux Heros qui l'ont idolatree, de venger leur commun affront; & d'opposer aux armes friuoles dont ils sont ignoramment ou malicieusement attaquez, les nues naïfuetez de mes conceptions; forgees de la plus pure & mieux trempée estoffe de cent auteurs illustres, à qui ie doy l'honneur de mon penible apprentissa-

ge. Et d'autant qu'Apollon, comme Prince
de ma naissance, destina mon aage au service
des Muses (qui iamais ne m'ont desnié l'en-
tree de leur Sanctuaire) j'ay bien voulu en re-
querir la benediction; & prendre dans leur
sacré Arsenal les mesmes bastons dont l'en-
nemy s'estoit seruy. Avec lesquels i'estime
l'auoir reduit à tel poinct, qu'il ne se hazarde-
ra iamais de retourner sur les rangs, pous y
quereller avec moy les lauriers de cette vi-
ctoire: non plus que l'honneur des bonnes
graces de vostre ALTESSE, si par le prix
d'une sincere & seruente deuotion elles se
doient acquerir. Elle recevra donc, s'il luy
plaist,

Monseigneur, l'histoire de cette guerre phi-
losophique, avec l'inuiolable vœu d'une
perpetuelle fidelité, que luy dedie

Son tres humble & tres-
obeyssant seruiteur,
DE NUISEMENT.



SONNET.

Dessus le double mont consacré aux neuf Sœurs,
 Les Lauriers, peu cueillis, trop espais de brâchage,
 Estouffent maintenant d'un suffoquant ombrage,
 Le parfum & l'esmail des immortelles fleurs.

Vn million d'amants aspirans aux faueurs
 De ces neuf Deités, y vont leur faire hommage;
 Sans qu'à peine vn seul touche à ce sacré feuillage,
 Qu'elles donnoient aux vieux pour prix de leurs labeurs.

Cette tourbe usurpans le saint nom de Poëtes,
 (Nom sans plus conuenable aux diuins interpretes)
 D'une Ryme sterile emplit tout l'univers:

Les vieux chantoient en vers des Dieux l'essence pure;
 Les merueilles des Cieux; les secrets de Nature:
 Ceux cy ne chantent rien, font-ils donques des vers?



POEME
PHILOSOPHIC
 DE LA VERITE DE LA
 PHISIQUE MINERALE.

NE parle aux entendus : esloignez vous
 prophanes.
 Car mon ame s'esleue aux plus secrets
 arcanes.

Pour d'une main diuine humainement tracer
 Mille traits que mille ans ne pourront effacer.
 Fille de ce grand Roy qui l'vniuers tempere;
 Royne vniue du monde, vniuerselle mere;
 Alme, & sainte nature; animez la clameur
 Qu'en vostre hõneur i'estace encõtre vn sot rimeur.
 Qui d'un ongle enuieux egratignant Minerve,
 Pour deshonorer l'Art, tasche à vous rendre serue.
 Fille de l'Ocean, feconde Deité,
 Des Dieux & des humains la douce volupté;
 Et vous Roy de Lemnie, aydez à la vengeance.

Et puis que cet Impie en commun vous offense,
 Qu'Apollon & sa sœur de moy ne soient distraits
 Que l'un prête son arc, l'autre prête ses traits:
 Pour descocher mon ire aussi dru sur sa teste
 Que chet sur l'Apennin la grelleuse tempeste.
 Et vous courrier aellé de ces Dieux le soucy,
 Comme leur guidedance assistez les aussi.
 Castaliennes sœurs, neuuaine docte & belle,
 Du Monarque des Cieux la semence immortelle;
 Quittez pour m'assister contre cet orgueilleux,
 De vostre sacré mont les sommets sourcilleux,
 La source Aganipide, & l'argent vif qui coulle
 D'Enrothe, de Permesse, & de Dirce qui roulle
 Ses flots entrebrisez par les prez fleurissans,
 Chaque soir refoulez de vos pieds bondissans,
 Au son du Luth doré que vostre frere touche,
 Compagnon des accents de sa profonde bouche.
 Si l'en part des l'enfance à vos saintes faueurs,
 Soufflez dans mes poulmons vos diuines fureurs.
 S'il abonde en discours, qu'en sentences i'abonde:
 Et s'il blaspheme en vers, qu'en vers ie le confode.
 Ainsi de vos lauriers l'auguste sommité
 Brave les ans, la foudre, & la fatalité.
 Car bien qu'en moy courroux d'attaquer il me fasche,
 Un esprit si volage, un courage si lasche;
 Qui blasmant indiscret ce qu'il a plus loué,
 Qui deshonore l'Art où il s'est plus voué,

Aussi douteux du faux comme du véritable,
 De ses vers & de soy fait vne maigre fable.
 Bien que le papier rouge en maint lieu soit farcy
 De son nom que maint crime a sallement noircy
 Et qu'après le trafic d'une vie affronteuse
 La iuste peur le force à la fuite honteuse
 Je veux ce temeraire au combat appeller,
 Et son outrecuidance en public reueller
 Afin qu'en l'eau d'oubly le plomb de mes parolles
 Face faire naufrage à ses escrits friuolles.
 Donc, Mars je nouueau fol calomniateur,
 De l'Art & de Nature ignorant contempteur,
 Oses tu bien souiller avec tes vers barbares
 La candeur des escrits de tant d'esprits si rares,
 Qui brillans des rayons de la diuinité
 Ornent comme Soleils la sainte antiquité
 Esperant par tes cris (victime hiperboree)
 Abolir vne chose en tout siecle honoree?
 Tu n'es point philosophe, & tu veux toutes fois
 Cette Royne des Arts esclauer sous tes loix.
 Lors que tu fis ton cours ce fut à toute bride,
 Car tu n'as argument ny subtil ny solide.
 Ton babill releué d'une ostentation
 A pour tout fondement l'aveugle opinion
 Du vulgaire imbecile, à qui rien n'est croyable
 Sinon ce que l'usage a prouué véritable!
 Accablant du fardeau d'impossibilisé

Tout ce que n'a compris son incapacité.
 Tu dis qu'au long circuit de mille expériences
 Tu as perdu ton temps, ta peine, & tes despendes:
 Que tu en as veu mille & mille qui leur bien
 Par un meisme desastre ont conuerty en rien:
 Est-ce un ferme argument, est-ce une consequence,
 Que de l'Art ignoré fauce soit la science?
 Combien ont prodigué leurs moyens & leurs iours
 A chercher curieux les incognus reïours
 Du mouuement de soy? Combien cherchent encore
 La carrure du cercle? & si on les ignore
 Est-ce un poinct assésuré pour maxime receu
 Qu'Archimede & Euclide oncque ny ont rié scéu?
 Il ne faut pas au pied de l'humaine ignorance
 Mesurer les secrets de la nature immense.
 Elle est tant infinie en sa diuersité
 Qu'il faut pour la cognoistre un aage illimité.
 Les ans d'Arthephius, voire de Pythagore
 Les trois siècles conioincts ny suffiroient encore.
 Mais, dy moy, qui eust meutât d'illustres docteurs,
 De Rois, & d'hommes saints, d'escire en imposteurs?
 Hermes le trois fois grand à qui est deu l'usage
 Des sept arts liberaux garentis du naufrage,
 Qui premier dans sa table a cet art insculpé,
 Fut-il sçauant pippéur, ou ignorant pippé?
 Geber dont l'Arabie encor se glorifie,
 Que pour son haut sçauoir presque l'on deïfie,
 Grand Roy, grand Philosophe, eust-il voulu mêtir,

Aux despens de sa gloire; & lasche consentir
 A diffamer son sceptre, & à souiller son ame
 D'un acte scelerat, digne d'eternel blasme?
 Morien, dont la vie austere a merité
 Le tiltre que l'on donne à sa grand probité
 De bon & de saint homme, auroit-il eu envie
 D'obscurcir en mentant le lustre de sa vie?
 Et ses doctes escrits citez en tant de lieux
 Seroient-ils bien sortis d'un cœur malicieux?
 Ce grand Thomas d'Aquin que S^r. nous tenons estre,
 Si les autres mentoient est des méteurs le maître:
 Car il escrit comme eux qu'il a secu, veu, & fait,
 Ce diuin Elixir qui les metaux parfait.
 Et tant d'autres auteurs dont les celebres plumes
 Ont escrit en cet art un monde de volumes,
 Que tu vas, iuge faux, condamnant follement,
 Parce qu'ils vont passant ton foible entendement:
 Et que ton fresle esquif, où l'ignorance est peinte,
 Ne fut iamais fretté pour voguer vers Corinthe:
 Supposant que ces noms d'hommes tresrenomez,
 Qu'ont au front tant d'escrits par le mōle semez,
 Sont autant de gluaux que l'humaine malice
 Tend aux esprits pippez du sifflet d'anarice.

Pippeur, tu ne sonnois cette feinte chanson
 Quand tu proposois l'œuvre au grand Duc d'Alēcon;
 Comme pouuant par elle à l'Empire pretendre,
 Faisant ses marchepieds d'Angleterre & de Flādre.
 Qu'importe au vin le tiltre ou de Beaune ou d'Ay,

Quand il est excellent? Vn liure est-il hay
 Pour estre sans auteur, quand il est veritable;
 Et que sa verité au monde est profitable?
 Celuy qui d'un ail fixe & d'un esprit tendu
 Penetrant leur escorce à leur style entendu,
 Juge la verité d'eux & de leur science
 Par le flambant esclair de leur correspondance.
 Or sus, entrons en lice, & de methode & d'art
 Pour combattre à outrance, arborons l'estendart
 De ce grãd prin. e Hermes; pour voir à qui la gloire
 A desia consacré les palmes de victoire:
 Ma trop iuste querelle & mon desir bouillant
 Sous un auspice heureux me font estre assaillant.
 Dieu, essence premiere, Eternel, impassible,
 Inuisible, infiny, incompris, indicible,
 Fut avant toute chose. Et en luy seul estoit
 Tout, par l'estre ideal que seul il projettoit.
 Pour principe actuel du bastiment du monde
 Il feit vne substance en substances seconde,
 Qu'essence pure & quinte aucuns vont appellant,
 En qui toute nature il alla recelant.
 Par luy cette substance en trois fut diuisee;
 Et de la part plus pure au mesme instant puissee
 La nature angelique, & le corps glorieux
 Du haut Ciel empiree, habitacle des Dieux.
 Puis de la part seconde un peu moins precieuse
 Il feit du Firmament la rondeur spacieuse;
 La Lune, le Soleil, & les corps radieux

*Qui sa grandeur supresme attestent à nos yeux.
Et de la part troisieme en or moins pure & mode
Il crea quatre corps pour membres de ce Monde:
Ou, pour sang il glissa cette quinte vertu
Dont par eux icy bas tout corps est reuestu.
Puis de son divin souffle il donna la naissance
A la belle Nature infinie en puissance.
Et pour mieux l'exercer en la production
Du dessein crayonné dans son intention,
Il comprit toute l'idee en sa premiere l'idee:
Par qui la docte ouvrier en son progres guidée,
De cet objet premier concevant tous objets,
Au moule paternel forma tous ses projets.*

*Nature obeissante à l'effect se dispose,
Et de ces quatre corps tous autres corps compose;
En leur donnant vigueur, & vie, & mouvement,
Par l'esprit espuré du cinquiesme element,
Que des quatre premiers artiste elle alembique,
Principe & fondement de ce bel art Chimitique.
Bel Art qui sa maistrresse aide en la surmontant;
Et ses œuvres d'un siecle achue en un instant.
Bel Art qui seul à l'homme a donné cognoissance,
Comme on peut tout reduire à cette quinte essence.*

*Dieu donc, Nature, & l'Art, d'unanime vouloir
Montrent l'infinité de leur triple pouvoir.
Dieu commande à Nature, & fournit la matiere:
La Nature l'informe & la met en lumiere:
Et puis l'Art polissant ce que Nature a fait,*

Le vicieux corrige, & parfait l'imparfait.
 Tellement que sans l'Art, qui les choses illustre,
 Leurs vertus languiroient sans effet & sans lustre:
 Car Nature ne peut par simples actions
 Accomplir comme l'Art par préparations.
 Et de l'Art toute fois la vertu singulière
 N'est qu'en l'amendement de la propre matière
 En qui Nature a mis ce trésor affluant
 Qu'en tous corps composez les Cieux vont influant.
 La Nature est un ordre & puissance infailible,
 Que l'esprit incompris de l'incomprehensible
 Dès le naistre du monde au monde a estably,
 Pour veoir d'effets diuers son dessein anobly,
 Produisant, conseruant, & augmentant les choses
 Que dans sa prescience il reseruoit encloses,
 De toute eternité à toute eternité,
 Sous l'insiny progres d'un proiect limité.
 Et ce qu'Art on appelle est un acte incroyable
 De l'intellect humain, qui red l'homme admirable
 En l'imitation des naturels effets,
 Que souvent il corrige, & fait voir plus parfaits.
 La terre aux larges flâcs, du germe de ses freres
 Qui de tout corps phisic sont esgalement peres,
 Conçoit, nourrit, augmente, en son interieur,
 L'esprit uniuersel du monde infetieur,
 Qu'en blanche & fine fleur la Nature fait naistre,
 Et qu'en cristal luyant l'Art nous fait apparostre.
 En sa simplicité, cet esprit general,

Triple un,

Triple un, est animal, vegetal, mineral,
Commencement & fin de tout corps corruptible,
Dont il est la substance & le baulme inuisible.
Mais s'il plaist à sa mere un corps edifier,
Et qu'il s'aïlle glissant pour le viuifier,
Il reçoit la Nature, & le nom de la chose,
Ou par obeïssance il se methamorphose.
Il anime tous corps; il les fait vegetter;
Et selon qu'il abonde, accroistre & augmenter.
C'est l'Apelle divin, le Peintre de Nature;
Qui bigarre les fleurs de naïve peinture.
Qui sans couleur produit cent diuerses couleurs;
Et confit sans odeur cent diuerses odeurs.
C'est le Camelion, c'est l'inconstant Prochee,
Qui reçoit toute forme & couleur presentee.
L'on auroit beau sans luy les herbes replanter;
Semer les grains en terre, & les arbres anter.
C'est luy seul qui la plante & l'arbre viuifie;
Qui la graine semee en terre putrifie;
Qui cause la naissance & la fecondité,
Selon la chaleur ioincte avec l'humidité.
En luy seul les vertus de tous les corps consistent;
Car ceux ou plus il est plus longuement persistent:
Et ceux où il est moins, comme moins animez,
Plus subiects à la mort sont plustost consommez.
La mort ne peut pourtant sa puissance destruire,
Car la vertu des corps en luy se vient reduire.

B

Il vit tres-salutaire ou tres-pernicieux,
 Suivant l'instinct du corps bon ou malicieux.
 Un grain de cet esprit, de celeste origine,
 Pris seul, fait plus d'effet qu'un pot de medecine.
 Car, bien qu'il soit en elle esgalement diffus,
 L'impure quantité rend son pouvoir confus;
 Et la pauvre nature atteinte & abbatue,
 Du mal & du remede ensemble est combattue.
 Ainsi de maints docteurs la paresse ou l'orgueil
 Nos corps avant le terme emprisonne au cercueil.
 Ce qui fait que la Parque exerce sa puissance
 En l'un plus tost qu'en l'autre, est l'impure semence,
 Et l'alliment impur; auquel on va joignant
 Le desordre indiscret: Triple glaine poignant
 Dont l'impiteuse saur perçant la foible trame
 De nos ans mal tissus fait passage à nostre ame.
 On lit d'Artephius qu'il s'est glorifié
 D'avoir mille ans, & plus, la Parque deffîé.
 Et Trismegiste escrit que le frequent usage
 De sa grand Medecine accomplit un long aage;
 Conseruant la ieunesse en sa verte vigueur:
 Et repoussant des ans l'importune rigueur.
 Le cacquet insolent de ta langue ennemie
 Blasonne l'escusson de cette longue vie
 Des couleurs d'imposture: & desgorgeant son fiel
 Dit que c'est blasphemer contre les loix du Ciel,
 Qui a borné nos iours à sept fois dix annees.

Mais avec tes raisons sans raison amenees,
 Je te veux demander pourquoy mille paysans
 Sans aucun artifice ont passé six vingts ans
 Pourquoy le Cerf timide, & l'Aigle rauissante,
 L'inutile Corbeau, la Couleuvre nuisante,
 Et le Serpent maudit, par Nature enseignez,
 Ne sont ainsi que l'homme à briebs iours assignez?
 Dieu les auroit il fait de la paste des Anges
 Pour aux siecles derniers annoncer ses louanges?
 On tient que l'Elephant adore le Soleil;
 Et que l'Aigle luy chante un hymne à son resueil:
 Mais il n'est animal, quand cet astre l'esclaire
 A chercher par les champs sa pasture ordinaire;
 Et reschauffe de l'air la froide humidité,
 Qui ne donne un signal de sa felicité;
 Car il n'est creature au monde si discrete
 Qui estouffe sa ioye en la tenant secrette;
 Mais quand le triste huiuer herisse de glaçons
 Les chāps & les forests, on n'oit plus ces chansons:
 Chacun de dueil atteint muettement lamente
 Sa pasture rauie & la chaleur absente.

O Muses qu'elle erreur pleine d'absurdité,
 D'attribuer à l'homme un poinct de deité,
 Et le proclamer Roy de la terre & de l'onde,
 Si priué de tous biens en tous maux il abonde:
 Et si les animaux à son ioug destinez,
 Avec plus de franchise & de grace estoient nez.

Contre nos milliers d'ans (insolent Aristarque)
 Tu prens le fer trenchant de l'antique remarque
 Des ans Egyptiens, ourdis du peu de iours
 Que la Lune demeure à parfaire son cours.
 Mais si d'Artephius & du triple Mercure
 Les ans n'estoient que mois, comme ton imposture
 Vomit contre l'honneur de cet Art sans pareil,
 Ils n'auroient pas cent ans veu les rays du Soleil:
 Et chetifs trop à tort ialoux de leurs fortunes
 Fâcherions nous le ciel de plaintes importunes.
 Ceux des siècles premiers qu'on dit avoir veſſu
 Depuis que du peché Adam fut convaincu,
 Sept, huit, & neuf ſcés ans, les côtoït ils par Lunes?
 Leurs benediſſions euſſent eſté communes,
 Veux que plus eſloignez de l'eſtre plus heureux,
 Ils s'e void parmy nous viure aiât & plus qu'eux.
 Iete laiſſe (ô Zoille) avec tès ans lunaires,
 Pour ſuiure nos majeurs couronnez d'ans ſolaires.
 Qui meus par le miracle à l'admiration,
 Et puis par la merueille à l'imitation,
 Conſiderant l'eſſeſt des vertus naturelles
 Que la racine, l'herbe, & la fleur ont en elles,
 Par qui les animaux de leur inſtinct conduiſts,
 Retardoient les horreurs des eternelles nuitſ,
 Ils feirent des Metaux la vraye anatomie;
 Viuiſſant par Art leur vigueur endormie;
 Vigueur que prend du Ciel l'eſprit vniuerſel.

Eternel en puissance ; & en acte immortel.
Qui t'auroit sans ambage enseigné leur mystere,
Dont ta seule ignorance est le pire aduersaire,
Après que de l'extase on t'auroit resueillé,
Tu t'esmerueillerois de t'estre esmerueillé;
Car du moindre artisan l'œuvre la plus facile,
A celui qui l'ignore est aussi difficile.

Ce qui les a fait prendre à ces corps ponderoux
C'est la longue action qu'ont les Astres sur eux:
Rendant leurs elemens si bien collez ensemble
Qu'ils resistent à tout ce qui tout desassemble.
Il n'est corps si petit où cet esprit ne soit,
Qui des corps radioux l'influence reçoit:
Et tant plus la matiere est tendre & delicate,
Et plus cette influence infuse se dilatte.
Mais ce qui dure peu ne scauroit endurer
Ce qu'endure le corps qui peut long temps durer.
Les herbes & les fleurs en peu de iours perissent,
Et les Astres sur eux ce peu de temps agissent.
Ils ont force matiere, & de forme bien peu.
Beaucoup de terre & d'eau, bien peu d'air, point de
Voilà ce qui les red plus soudain perissables. (feu.
Les corps des animaux se trouuent dissemblables;
Car beaucoup mieux pourueus du pl^r noble elemēt,
Comme mieux animez viuent plus longuement:
Et plus long temps repeus des viandes celestes
Ont leur baultme plus propre aux accidēts funestes.

B iij

Les Gemmes, pour les grands, d'exceſſive valeur,
 L'une pour ſa durté, l'autre pour ſa couleur,
 Receuant plus l'aſſect des flammes immortelles,
 A l'envy pou. roient eſtre auſi bonnes que belles;
 Mais leur baulme de vie où loge la bonté
 Eſt par la ſeicheſſe eſteint & ſurmonté.
 Les moyens Mineraux, auortons de Nature,
 Abondent plus en ſel, en ſouphre, & en Mercure;
 Et ces trois Elements dont ils ſont compoſez,
 Comme par un long aage aux Aſtres expoſez
 Font contre certains maux des effets incroyables.
 Les Metaux imparfaits beaucoup plus venerables,
 Aspirant à l'Eſtat, comme Princes du Sang,
 Semblent bien meriter de tenir autre rang:
 Toutes fois leur puſſance a des bornes certaines,
 Par les impuritez qui infectent leurs veines:
 Et parce que ces feux qui les vont animant
 Influens en chacun quelque effet ſeulement.
 Si des Aſtres ſans plus l'ordinaire influence
 Parfaict en cet eſprit la ſupreſme excellences;
 Le corps qui plus long temps l'aura peu recevoir
 Sera par conſequent plus parfaict en pouuoir.
 Et ſi du Ciel brillant l'eſtoille plus petite
 A pour ſon influence un pouuoir ſans limite;
 Le Roy des clairs flambeaux qui ce biē leur depart
 Doit auoir la plus grande & precieuſe part.
 Tu ne ſçauois nier ſans coulpe d'impudence

Que chacun dōne à l'or mille ans pour son enfance;
Et que pendant le cours de sa minorité
Iupiter & Phœbus prennent l'autorité
De regir ce pupile. Or voulant qu'on escœuvre
Leur puissance infinie en ce petit chef d'œuvres;
Ils l'ont fait si esgal en tous ses elements,
Que l'excès impiteux des feux plus vehemens
Au lieu de le destruire est sa douce pasture:
Que l'eau, la terre, & l'air, par rouille ou pourriture
Et par tout autre effort, perdroient leur action
S'ils cuidoient faire breche à sa perfection.
Si donc des elements les choses mieux formees
Sont par leurs geniteurs hors mis l'or difformees;
Qui m'osera nier que dans l'or precieux
Ces Dieux n'ayent logé le comble de leur mieux?
Et que tresinsuffement la voix des philosophes
A nommé l'or sans plus, l'estoffe des estoifes
Dont le sage construit son secret bastiment;
Car de l'or la semence est en l'or seulement?
Semence precieuse; esprit incomparable;
En qui Nature imprime un effect incroyable;
Après que le corps mort par l'art est ramené
Aux principes seconds dont premier il fut né:
Si toute la nature au Soleil est diffusée;
Si toute sa Nature il a dans l'or infusée;
L'or seul pourra donc estre un remede à tous maux,
Guarissant la Nature en tous les animaux;

B iij

Pourveu qu'on le reduise en telle consistance
 Qu'il se puisse conjoindre à l'humaine substance.
 Il chassera du cœur toute contagion:
 Empeschera le sang de putrefaction:
 Augmentera le baume & l'humour radicale:
 Maintiendra la chaleur en temperance egale:
 Consommerá du corps la superfluité:
 Purgerá du cerveau la froide humidité:
 Rallumera des sens la vigueur alentie:
 Et bref nous fera viure vne parfaite vie.
 Tu dis que nous naissons seulement pour mourir;
 Et fuyant le trespas ne cessons d'y courir:
 En ce lieu ta sentence est pleine d'ineptie,
 Et ne faut pour cela le don de prophetie.
 Ignorons nous que l'homme est come n'estant pas;
 Et que le iour du naistre est veille du trespas?
 Ce sont propos communs des ames plus grossieres.
 Hermes illuminé d's plus claires lumieres
 Du Ciel & de Nature, ignoroit il qu'un iour
 Il faudroit qu'il changeast de vie & de sejour?
 Il ne laissa pourtant d'enquerir & d'apprendre
 Ce bel Art qui pouuoit presque immortel le rendre.
 Si tu es las de viure, aleché de l'espoir
 De voir un plus beau iour, haste ton dernier soir
 Comme feit Cleombrote; & ton ame immortelle
 Mene au cháp Elisee vne vie plus belle. (Dieux
 Pour moy i'ayme ce monde, & fais priere aux

Qu'eureux j'y puisse vivre en pauvre siècle ou deux;
Puis chanter en mourant quelque himne de liesse
D'avoir peu si long temps combattre la vieillesse.
Non pourtant que j'espere immortel devenir
Puisque ce monde mesme une fois doit finir.
Les ans aux dèrs d'acier rongeront ma despoille,
Puis qu'ils rongēt l'acier avec des dents de rouille.
Mais come on peut l'acier quelque tēps maintenir,
Mon corps se peut un temps par art entretenir.
L'eau tombāt goutte à goutte en fin caue le marbre,
Et pourrit peu a peu le cœur du plus gros arbre:
Mais ce sont accidents que l'Art peut retarder
Quand on veut à couuvert avec soin les garder:
Car souuent d'un grand mur viēt la ruyne entiere
Par l'impreu malheur d'une simple gouttiere.
Tant plus l'ame bien née habite ces bas lieux
Plus elle fuit la terre & s'approche des Cieux;
Car du fais des pechez son dos elle descharge
Par mille charitez qu'exerce sa main large.
La fieu de Tantalle est au cœur des humains,
Ils ont des fleuues d'or qu'ils puisēt de leurs mains
Mais quād l'ardeur mortelle allume en eux sa rage
Ils pleignent à leur soif un doigt de ce breuuage.
Comme si les ducats par arches entassez
Rachettoient de Pluton leurs seigneurs trespassez.
Plus que la Royauté la vie est desirable,
Et n'est à la santé nul tresor comparable.

Tu veux que nos docteurs ne soient point ignorans
 De ce remede exquis, puisqu'en leurs restaurans
 Ils font bouillir de l'or suivant l'usage antique.
 Ils suivent bien la lettre & non le sens mystique
 De leurs diuins ayeulx qui n'ont pas entendu
 Que l'or par tels bouillons soit potable rendu.
 Autât y vaudroit mettre vn marbre, ou vn porfire,
 Que ce corps dont cette eau nulle vertu n'attire.
 Et ne sont moins frustrez de leurs intentions
 Quand ils meslent sa poudre en leurs confections.
 Car ce que la chaleur de l'estomach peut cuire
 Peut naturellement en Chille se reduire.
 Mais pour l'humaine ardeur l'or est trop endurcy:
 Et tout tel qu'on le prend on le remet aussy.
 L'or substante Nature, & luy donne allegiance
 Quand il luy comunique & adioint sa substance:
 C'est pourquoy l'Alchimiste expert en son mestier
 Remet ce corps solide en son estre premier:
 Car toute medecine excellente & louable
 Doit estre vn seul fusible, ou chose au sel semblable.
 Si l'auteur des destins en moderant ses loix
 Auoit au moins permis qu'on peust naistre deux fois:
 Mais vn coup & non plus l'homme monte à la vie,
 Qui cent fois tous les iours luy est presque rauie.
 L'ambition, l'orgueil, & la temerité;
 Le chaut desir d'atteindre à l'immortalité;
 La bruslante auarice, & les terreurs paniques

Que maints fols vont paissant d'humeurs melancoliques
Exerçēt vōtre nous leur tyrannique effort, (ques
Et causent plus de morts que l'ordinaire mort.)
Dieſſe opinion, Royne des fantasies,
Qui peints aux cerueaux ſes ſes veries frenaiſies,
Logeāt l'heur & l'honneur aux lieux plus perilleux;
Que tu produicts en nous des effectz merueilleux!
Les enfers t'ont fait naiſtre vne Atropos ſeconde
Pour peupler leurs deſerts, & deſerter le monde.

Miſerable goutteux qui vis pis qu'en Enfer,
Que te ſert ce metal dans vn coffre de fer,
Ou que ſon riche luſtre en tes meubles eclatte,
Si tu maudis ta vie en vn lit d'ecarlatter?
Te vaudroit il pas mieux ce corps rarifier;
Par l'eſprit tirer l'ame & la mondifier;
Puis à douce chaleur d'art facile, & poſſible,
Faire de ce meſlange vn ſel fix & fuſible?
Tu aurois cet eſprit qui va l'or animant;
Des impaſſibles Metaux le parfait aliment:
Tu aurois l'or reduit à l'eſſence premiere,
Qui iamais ne retourne en ſa maſſe groſſiere.
Mais tu es faciné de tel enchantement,
Que ſi quelqu'un t'offroit ce ſainct medicament,
Et que ton Medecin t'en deſſendiſt l'usage;
Tu ſouffrirois pluſtoſt la Plutonique rage
Qui te tient pour ta vie en vn lit attaché,
Que voir en guariſſant ton Medecin faſché.

O cher fils du Soleil comment pourroit-on faire
 Pour à ton los sacré dignement satisfaire?
 L'Orphee des François sur sa Lyre a chanté
 Un hymne en ton honneur; mais il s'est contenté
 De dépeindre ta robe, & de proprement dire
 Tes communes vertus que le vulgaire admire.
 Que sa Muse pardonne à ma temerité;
 Je veux d'un ton plus haut chanter ta déité;
 Et faut bien que j'oppose aux puissantes cohortes
 Qu'on arme contre toy, des legions plus fortes;
 Afin que les Lauriers pour ta gloire aprestez,
 Te soient cōme vainqueur sur le champ apportez:
 Si que tout aduersaire apprenant la maniere
 Du Parthe qui bataille en tournant le derriere,
 N'ait espoir qu'en la fuite; & craignāt tes regards
 Elance à coups perdus ses inutiles dards.
 Ton pere lumineux t'a rempli de lumiere;
 De Majesté, d'Empire, & de puissance entiere,
 Sur l'œil, l'ame, & l'esprit, des aides mortels.
 Autant qu'il est de cœurs, tu as autant d'Autels
 Où l'on t'append des vœux; où l'on te sacrifie,
 Industrie, labeur, amour, honneur, & vie.
 Tout ainsi que les Cieux n'ont tous qu'un seul So-
 Tuer unique en terre, à ton pere pareil. (leil;
 Chercher ailleurs qu'en toy ta puissance supresme;
 C'est chercher le soleil ailleurs qu'au Soleil mesme;
 Du serf, non du seigneur, vouloir prendre la Loy;

Et colloquer l'esclave au trône de son Roy.
Car de toy seul dépend leur gloire & leur fortune.
Par destin toutes fois vn d'entr'eux t'importune,
Debillite ta force, auillit ta beauté,
Exerçant tous efforts d'ingrate cruauté:
Sans qu'il puisse pourtant ta Nature détruire.
Car ta mere pieuse au besoin sçait reduire
En leur estat premier tes membres separez:
D'un lustre plus illustre enrichis & parez.
Bien que la bonne mere en faisant cet office,
A ses serfs, de son fils face le sacrifice.

Mais c'est pour t'agrandir outre l'infinité:
Et tirer de ta mort leur immortalité.
Car si tu ne mourrois tu ne pourrois renaître,
Pour les redre aussi grâds que grâd tu soulois estre:
Et te dire Monarque, Empereur, Roy des Rois;
Couronnant tes subiects, puis leur donnant tes loix.

Je vays donc attaquer l'objection commune
Que nostre ennemy trempe au fiel de sa rancune.
Il dit que par miracle à Dieu tant seulement
Appartient le pouuoir de faire changement
D'une espece en vne autre, & que l'Oracle antique
D'Aristote, l'affirme en sa Metaphisique:
Mais il tronque le texte, ostant l'exception
Qu'au lieu mesme il refere à la reduction
De tout corps conuertible en premiere matiere:
Et n'a jamais compris l'intention dernière

Des sages Inuenteurs de l'Art qui va muant
 En vermeil & pur or le plomb noir & puant.
 Si pour faire vn moyen deux extremes se rangēt
 Si les quatre elemens l'un en l'autre se changent
 Vnissant dans vn corps leur contrarietez;
 Les Metaux tous pareils en leurs natiuitez,
 Bien que quelque accident les rende dissemblables;
 Estant les accidens du subiect separables,
 Leur deffault naturel par nostre Art reformé,
 L'un sera sans miracle en l'autre transformé.
 Le Verrier fait biē plus, qui n'est ny Dieu ny Ange;
 Lors que dans sa fournaise en luisant verre il chāge
 La soude, la fougere, & le sable menu,
 Qui verre par Nature onc ne feust deuenue.
 L'en puis dire vne preuue encor plus admirable,
 Au vulgaire douteuse & pourtant veritable;
 Tant Nature se ioue en diuerfes facons:
 Vn payfan m'a fait voir nombre de Limaçons,
 Conuertis soubz leur forme entiere & aparante
 En Marcasite d'or pesamment eclatante.
 Et le fameux PLATERE honneur Heluetien,
 De son temps le plus docte & le plus antien,
 Entre cent raretez dont il rendoit confuses
 Les ames qui entroient au seiour de ses Musēs,
 Il monstroit vn long pieux massiuement espois,
 Dont le tiers estoit fer, l'autre tiers estoit boys,
 L'autre tiers estoit pierre; & de ce cas estrange

Il accusoit le lieu qui la matiere change.
Ainsi le grand Albert escrit que quelques eaux
En pierres transmuoient brâches, nids, & oiseaux.
Maints Prelatz, maints Seigneurs, des Illustres de
Qui depuis quarâte ans ont visité Florâce, (Frâce)
Attestent que le Prince a dedans son tresor
Un clou qu'en sa presence on a changé en or,
Le plôgeant (embrâse) dans vne huile Chimique;
Dont le sage artisan desguisant la pratique,
Au Duc persuada que la peine & le cost,
Luy en deuoient oster le desir & le goust.
Qui n'a sceu le desastre & la tragicque histoire
Du chetif Bragadin confit en vaine gloire;
Et du fol Païsserolle aussi vent eux que luy,
Abusant de l'estude & du labour d'autrui?
L'un fut l'estonnement des sages Magnifiques,
Qui en gardent ravis les fameuses reliques:
Et l'autre de merucille attira hors de soy
Pendant Charles neufiesme & la Court & le Roy.
Vne sinistre mort fut le fruit de leur pompe;
Est il pas vray trompeur, qui soy mesme se trompe?
Croyant qu'avec la poudre ils auoient le secret,
Leur honte couronna leur orgueil indiscret.
Combien de gens d'honneur feroient foy solemnelle
Des transmutations du Belgien Vanguelle:
Du Saxon Inderôure: Et du Craconitain;
Qui se masquant du nom de Cosmopolitain

Voyage par le monde, avec suite honorable;
 Et pour montrer que l'œuvre est saine, & véritable;
 Joint aux effets divins les sublimes discours
 Qu'il voue aux curieux qui en l'art font leur cours?
 J'ay veu des deux premiers les deux preuues pre-
 Qui ont illuminé mes cōfuses lumieres; (mieres
 Et benis le premier de m'auoir conseillé;
 Le second, & le tiers, de m'auoir deſillé.

O toy, qui que tu ſois, vray Citoyen du monde:
 Qui au monde as donné la ri cheſſe ſeconde
 De ton eſprit celeſte en tes diuins eſcrits;
 Je ſ'aduoue & te nomme vn Phenix des eſprits:
 Puis qu'en la pureté de ton ſçauoir ſupreſme
 On ne peut ſ'eſgaller ſinon avec toy meſmes
 N'ayant comme les vieux, enuie tes neueux:
 Auſſi es tu le temple & le ſainct de mes vœux.
 Ce qui fait qu'aujour d'huy toute l'Eſcoſſe admire
 Le valeureux & docte Alexandre Napire,
 Cheuallier du grand Roy, Baron de Marquiſton;
 De qui le premier poil dore encore le menton;
 C'eſt qu'ou tre les vertus auſquelles il ſuccede,
 (Vray fils d'un parfait pere) il eſt vray qu'il poſſede
 Comme vn don paternel hautement & en paix,
 L'Elixir, & le feu qui ne ſ'eſteint iamais.
 J'ay veu fluer l'Acier ainſi qu'une onde viue;
 Alors qu'éſcelant par chaleur exceſſiue
 A la bille de ſouffre il eſtoit oppoſé:

J'ay veu de ce meſlange vn ſaffran compoſé,
Dont vn poids mis en l'eau tellement ſe dilatte,
Qu'il en teint mille poids en couleur d'écarlatte:
Couleur que de l'eau claire on ne void deſunir,
Ny meſme avec le temps moins rouge devenir.
Si du ſouffre & du Mars l'imparfaicte tincture
Se joinct ſi fort à l'eau qui n'eſt de leur nature,
Eſt-ce choſe impoſſible à noſtre orexalté,
Et j'ait plus que parfait preſqu'en infinité,
D'eſpandre ſa couleur dans les corps metaliques
Pour les rendre à jamais temples de ſes reliques,
Puiſque le patient eſt ſemblable à l'agent?
En ſon corps volontiers l'ame ſe va logeant.

Ce Docteur reuolté qui d'une main cruelle
Impie a maſſacré l'Alchimie immortelle;
Et d'ongles & de dents luy deſchirant le flanc,
Se teint muſſe & mouſtache au bouillō de ſon ſang;
Soit en Loup, ſoit en Aſne, a beau hurler & braire,
Puiſque la verité luy eſt du tout contraire;
Il faut que ſon pardon & le tien demandant,
Avec toy il ſ'aduoue ignare & impudent.
Le but vniuerſel de la vraye Alchimie
Eſt d'oſter aux Metaux vne impure cadmie,
Qui leur pure ſubſtance empeſche en l'inſectant
D'arriuer au ſommet où la nature tend:
Puis toindre en ſecourant leur nature affligée
Au ſouffre très-parfait leur ſemence purgée:
C

Car le plus precieux est au plus vil metal,
 En semence premiere & en naissance egal.
 Une mere biē saine eut six enfans d'un pere,
 Dont on veid la naissance egallement prospere;
 Chacun a la mamelle encor fait esperer
 De voir egallement leur aage prosperer.
 Contre cette esperance un deuint pulmonique;
 L'autre deuint gouteux; l'autre deuint etique;
 L'autre fut graneleux; l'autre fut catharreux;
 Et l'autre en sa santé parfaictement heureux.
 Apollon fut enquis d'ou procedoient ces vices;
 Il en b'ama le lait des impures nourrices.
 Ainsi, la difference & l'imperfection
 Des metaux, ne prouient que de l'infection
 Des sousfres corrompans; que doit le pur Mercure
 Dans les impurs tetins dont il prend nourriture:
 Et comme on peut guarir ces enfans affligez,
 Les Metaux peuuent estre accomplis & purgez.
 Lulle a voulu prouuer par argument vallable
 Que l'Alchimie est vraye, & sainte, & venerable:
 Disant que si le but de cet art singulier
 Est faire or & argent puis les multiplier;
 Qu'il faut qu'en son subiet on trouue au prealable
 Or, argent, & Mercure, & vif, & vegetable:
 Car, comme l'air sur tout a force d'humecter,
 Et le feu d'eschauffer; L'effect de vegeter
 Est dans les vegetaux: & le pouuoir supresme

De faire or & argent, en l'or & l'argent mesme.
Or tout cela se trouue au naturel subiect,
Que l'expert Alchimiste a pour unique obiect.
L'or, l'argent, le Mercure, y viuent & vegettent;
Sous vne vile peau qu'en croissant ils reiettent.
L'or, & l'argent sont vrais; vray le Mercure aussi.
L'art qui en fait sabaze est donc vray tout ainsi.
Si l'eau d'une fontaine, en Hongrie coulante,
Sans aucun artifice est bien si violante
Que le fer de sa forme elle rend desnue,
Puis par la seule fonte en cuiure transmué:
Si l'odeur du plomb seule arreste le Mercure
En forme de metal qui quelque fonte endure;
Après que dans le Mars il a bouilly neuf fois
Auec huile d'oliue, ou de lin, ou de noix:
Si le soufre l'arreste en masse rougissante:
Si l'Arcenic l'atache en crouste estincelante
Auec l'ayde du Tartre aux boules de Venus:
Si son vol & son cours sont encor retenus
Par l'esprit du Verdet & de la couperose:
Pourquoy ne peut nature & l'art faire vne chose
Qui plus fixe, plus pure, & plus haute en couleur,
L'arreste & le conduise a l'extresme valeur?
Qui doute que si l'ame en nostre or viscachée,
Est par vne main docte avec art arrachée;
Qu'elle ait faict penitence en la rigueur du feu;
Puis soit par son esprit reiointe peu à peu

C ij

A son corps fait celeste & net de toute ordures,
 Qu'elle n'aye au centuple exalté sa teinture:
 Et qu'ayant eu par Art telle augmentation
 Elle ne la departe en sa projection
 Aux siens, & à l'auteur d'où vient leur origine,
 Pour en or les parfaire; ou bien en medecine,
 Dont la force indomptable, a toute eternité,
 S'ira multipliant iusqu'en infinité?
 Nous voyons ce miracle en vn autre vulgaire
 Que le simple rustique est coutumier de faire;
 Lors qu'en vn seau de laiët il mesle industrieux
 Quelques grains de presure, ou d'un fromage vieux,
 Que la chaleur assemble, & fait par tout éprendre
 En ce laiët, qu'en fromage aussi tost on void prendre:
 Qu'estoit cette presure, & ce fourmage encor,
 Sinon vn laiët caillé; ne plus ne moins que l'or
 Vn Mercure espais, & confit par nature,
 Avec vn souffre épars qui luy sert de presure?
 Qui croiroit, s'as le voir, qu'un poinët d'un Scor-
 Comblast vn Elefant de sa contagion; (piö
 Et presqu'en vn instant d'une enflure mortelle
 Excedast sa grandeur & grosseur naturelle?
 Il est trop veritable: ô combien inegal
 Est ce petit meurtrier à ce grand animal?
 Et ce qu'on peut encor trouuer plus admirable,
 C'est que l'Elefant mort ferait l'effect semblable,
 Tuant mille Elephans s'ils en auoient mangé,

Tant ce point, tout ce corps, en venin à changé.
Les semences du bien sont elles pas és choses
Comme celles du mal fatalement encloses?
Et ce qu'un corps mortel, de nature imparfait,
Soit au bien, soit au mal, sans aucune ayde fait;
Le corps que la Nature à seul voulu parfaire,
Plusque parfait par Art le pourroit il pas faire:
Veu qu'il est composé d'esprit, d'ame, & de corps,
Egalement unis par differends accords?
La parole de Dieu n'est ny fable ny songe;
C'est la verité mesme, & l'effroy du mensonge.
Il a comme une loy des le commencement
De se multiplier fait le commandement;
Et n'a rien excepté de cette loy premiere,
Ains diuersifié seulement la maniere.
L'animal raisonnable, & le brutal aussi,
Tant masle que femelle, ont un commun soucy
D'augmenter leur espee en leur propre semence;
Dont l'effect naturel dépend de leur puissance.
Les vegetaux sont bien pour leur production
En semences feconds, mais ils n'ont l'action
De l'un en l'autre sexe, & le masle fertile
Ne fait iamais porter sa femelle sterile.
La terre est la matrice ou le grain va germant;
La Lune & le Soleil luy donnent l'aliment.
Mais ce Roy des Metaux, unique en sa nature,
Se produit à peu pres comme la creature,

Il a vne femelle ou gist tout son amour;
 Sa femelle l'embrasse, il l'embrasse à son tour:
 Et viuement épris d'une amour mutuelle,
 Elle se glisse en luy, & luy se fond en elle.
 Dans la claire matrice en tel accouplement
 Des deux spermes conioints se fait premieremẽt
 Vne matiere informe, & comparable a celle
 Qu'entre les animaux Embryon l'on appelle.
 Cet Embryon s'anime, & s'en forme en enfant,
 Qui naist Roy; puis deuiant Monarque triomphāt:
 Dont l'exquise richesse, extresme, & perdurable,
 Le moindre des metaux peut rendre à l'or sembla-
 Et luy faire porter comme Roy souverain (ble;
 Au front le diademe, & le sceptre en la main.
 „Mais bien qu'il ait en soy cette grãdeur supresme,
 „Si ne la peut il mettre en acte par soy mesme:
 „Il luy faut le secours d'un maistre ingenieux,
 „Qui scaiche corriger ce qui est vicieux
 „En sa moitié debile; & qui dextrement scaiche
 „Extraire le pur sang qu'en ses veines il cache:
 „Qui le scaiche tuer, puis reuinifier.
 „Pour luy faire immortel les siecles defier.
 Car si du feu dernier les flames rauissantes
 Peuuent en quelque effect demeurer impuissantes,
 Rien ne les doit brauer que ce Roy, qui des Cieux
 Et des quatre elemens tient le plus precieux.
 Quoy qu'il ait meritẽ que ce feu le moleste

Comme insigne pecheur, qui cōmet double inceste,
Abusant de sa mere & de sa propre sœur
Quand il se perpetue, & cree vn successeur.
Vray est que de ce crime il fait bien penitence,
Alors que de son sang expiant toute offence,
Il substante & nourrit, comme les Pelicans,
Ses freres, ses neueux, sa mere, & ses enfans.

Ceux donc qui avec toy priuez de cognoissance,
Au sang des animaux cherchent cette science;
Au crachat, aux cheueux, aux salles excrements;
Aux herbes, aux raisins, aux sels, aux atraments;
Aux Metaux du vulgaire, encor que du Mercure
Ils ont comme nostre or tiré leur geniture;
Aux moyens Mineraux; sont tropéz, veu ce point
Que nul ne peut donner la chose qu'il n'a point.
La teinture du sage est fixe, & permanente;
Qui dissoute & recuite a l'infini s'augmente
En puissance & en nombre, avec le mesme lait,
Et le mesme caillé dont le fourmage est fait.
Quelle vraye tinture, & qu'elle permanente se
Veux tu trouuer ès corps que la flame a puissance
De reduire en charbons, ou d'enuoyer au vent?
Mais ie veux plus courtois t'estimer plus sçauant,
Et te faire vn prophete entre tels heretiques,
T'arrachant du boubier des labeurs sofisticques.

Tu as cognu qu'en l'or gist le soufre parfaict,
Mais tu as ignoré comme il doit estre extraict.

Ciiij

Tu as cogné le grain, mais ignoré la terre
 Ou le parfait artiste en sa saison l'enferre.
 Tu as cogné la terre & n'as pas sceu trouver
 Le mystere secret pour la bien cultiver.
 Tu l'as bien cultivée, & n'as pas sceu conduire
 La chaleur qui peut l'œuvre avancer ou détruire.
 Observance ou l'ouvrier a besoin d'estre expert,
 Car le feu est tout l'Art dont Nature se sert.
 Tu l'as bien sceu conduire, & n'as eu cognoissance
 Du terme auquel l'enfant doit prédre sa naissance.
 Tu as veu l'enfant naistre, & n'as appris comment
 Ni de quelle viande on luy donne aliment.
 Ainsi tu es de ceux qui des l'hiver se ventent
 Qu'ils rempliront leur grâce, & ne semēt, ny plā-
 Ou bien s'ils ont semé precipitent le tēps; (rēt;
 Et font impatiens moisson des le Printemps.
 Tu dis que sans user d'un tas de parabolles,
 On devoit tout escrire en expresse paroles;
 Car d'ouvrir un chemin ou l'on ne peut marcher
 C'est donner le desir & l'espoir arracher.
 O pauvre Thiresie, ô mal'heureux Phinee;
 Quel desin conduiroit ton ame facinee?
 Ta raison affermie à ton desir brutal
 Voudroit d'un petit biē faire naistre un grād mal:
 Car si la dent vulgaire en ce fruit pouvoit mordre
 On ne vit onc sur terre un semblable desordre.
 Tout le monde a souhait riche d'or & d'argent

*De cent commoditez de rien aroit indigent.
Chacun, nouveau Cresus, fermeroit sa boutique,
Aborrant le trafic de son Art mecanique.
Le chetif buscheron dedaignant ses fagots
Serpe & hache fondue estendrait en lingots.
Le pescheur diligent a ses filets destruire
Arracheroit le plomb pour en or le reduire.
Le Marechal fondroit enclumes & marteaux
Le Laboureur voudroit defferrer ses cheuaux;
Desarmer sa charrue; & Ceres delaissee,
N'auroit plus d'épics blonds l'eschine herissée.
Bref le beau siecle d'or iadis tant admiré,
Renaistroit icy bas follement desiré:
Car le glan des forests, avec l'eau des fontaines,
Seroient de nos festins les douceurs souveraines;
Nous les servant dans l'or, qui aux yeux plus riât
Ne rendroit au palais le morceau plus friant.
Il faudroit aller nuds: & comme les sauvages
Opposer des rouseaux aux celestes orages.
Tourne donc la medalle, & voy (pauvre Midas)
Les fruits de tes souhaits dont tu ne viurois pas.
Celuy romproit vrayment la celeste ordonnance,
Et commettrait impie vne execrable offence,
Indigne d'esperer ny pardon ny mercy,
Qui ce divin secret divulgeroit ainsi.
L'ire que Iupiter conceut contre sa femme
Voyant consumer Troye a la Gregeoise flame;*

Ou contre l'attentat des Geants terrenez:
 Qui trop yures de rage, & d'orgueil forceuez,
 Cuidoient les immortels arracher de leurs sieges;
 Lors que le vain effort de leurs mains sacrileges.
 Trauillant au dessein de leur rebellion,
 Sur Ollimpe, & sur Osse, auoient mis Pel'ion;
 N'auroit esté qu'un songe: Et pardonneroit ore
 Au voleur qu'un Vautour sur Caucaze deuore,
 Pour le mettre en sa place; ou son cœur renaissant
 Iroit Aigles, Vautours, & Corbeaux repaissant.
 Ou bien le reseruant pour butte de son foudre,
 (Phenix des malheureux renaissant de sa poudre,)
 Il seroit chacun iour foudroyé plus de fois
 Qu'il n'auroit peint demots de ses iniques doigts:
 Et de tous ses tourments l'aigreur plus importune,
 Il se verroit mocqué en sa triëte infortune.
 Farceur, leue le masque, & à visage ouuere
 Confesse ton dessein puisqu'il est descouuert;
 Tu vou drois bien chanter vne Palinodie:
 Mais l'air de l'himne saint qu'ores ie psalmodie
 Est de trois tōs plus haut qu'il ne faut pour ta voix,
 Et trop doux pour l'accent de tes rudes abbois.
 Pour rēdre ta courōne à tes hauts faits semblable,
 Tu dis que si cette œuvre eust esté veritable,
 Qu'entre tant de milliers d'hommes ambitieux
 Qui se sont appauuris, & sont deuenus vieux
 Chez cette Calipson, épris d'une amour vaine,

Quelqu'un de qui les cieux auroient beny la peine,
Ayant la Taprobane & le Perou chez soy,
Chef de cent Regiments eust fait la guerre au Roy.
O belle Catastrophe! ô beau trait de Logique!
Vouloir q'un Philosophe ayt l'ame tyrannique;
Et tiennne entre des loups de loup le premier rang,
Versant en sa patrie un deluge de sang.
Qu'est-ce qu'un Philosophe? un amant de sagesse.
D'où viennent ces tresors? de Dieu seul, qui adresse
L'ame droicte & discrete a ce but desiré,
Ou maint grand & maint docte en vain ont aspiré.
Te tiendrois-tu pour sage, ayant cette science,
Si au prix de ta vie & de ta conscience
Aspirant de ranger quelque peuple à ta loy,
Il te faisoit esclave & triomphoit de toy?
Contre tes argumens fondez sur une glace,
Je tiens que l'eternel immuable en sa grace
N'abandonne iamais ses esleus bien aymez:
Qu'il rend d'amour, de crainte, & de cōstance armez.
Au long cours de leur estre il leur sert de pilottes,
Et leur nef assuree en la tourmente flotte.
Car si le chaud bouillon d'un sang impetueux
Enfle quelque ieune ame, il la prend aux cheueux
Comme Pallas V lisse: & ne luy permet faire
Chose qui peust contr'elle allumer sa collere.
Il faudroit supposer un vice en sa bonté,
S'il n'exerçoit Constant sa libre volonté.

*V*eux tu scauoir l'erreur qui tes pareils surmôie?
*Q*ui de moyens les vuide & les comble de honte?
*C'*est qu'à peine entre mille vn met l'œil & l'esprit
*S*ur les diuers auteurs qui cet œuvre ont décrit.
*L'*vn sçait vne pratique avec souffre & Mercure:
*L'*autre vn beau mediō qui le v'cradet endure: (nus,
*L'*vn sçait vn poids pour quinze au blanc sur le Ve-
*P*ar qui deux grands Prelats se sont entretenus:
*L'*autre és minieres cherche vn souffre blāc fusible,
*L'*autre le sçait blanchir, mais il est combustible:
*L'*vn a le vray secret de l'operation
*P*our conduire la lune a la fixation; (tre:
*L'*autre en sçait la teinture à plus de vingt & qua-
*L'*vn endurecit l'estain, mais il ne se peut battre:
*L'*vn ioinct la Lune au sol inseparablement;
*E*t l'autre la transmue en sol par le Ciment:
*L'*vn ne veut que vingt iours; l'autre n'ē veut que
*A*insi chacun se flatte, & de vêt se cōtēte: (trēte:
*D*ifferents en matiere autant qu'en actions,
*M*ais sōls également en leurs conceptions:
*P*uisque l'art cōme vn singe imitant sa maistresse
*N'*a que le seul subiect qu'elle engēdre & luy laisse;
*N'*a qu'une proceddure; vn poids; vn feu pareil;
*E*t fait dans vn vaisseau l'œuvre blanc & vermeil.
*P*our faire aprētiſſage en quelque Art il faut estre
*C*inq ou six ans esclau au ioug d'un fascheux Mai-
A se leuer matin, & se coucher bien tard: (stre:

Mais pour faire chef d'œuvre en ce précieux Art,
On plaint un an ou deux; on ne veut rien desespérer;
Eſperant par miracle, ou en ſonge l'apprendre,
Ainſi que ſur Parnasse aux frais des lauriers verds
En dormant Heſiode apprit l'Art des beaux vers.

Celuy qui n'a vogué dans les mers ſophiſtiques
Et paſſé les deſtroits de cent folles pratiques,
Ne mouille l'ancre au port de la perfection
Si ce n'eſt par un vent de revelation.

Fuſt il un Pithagore, un Plin, un Ariſtote,
Il doit courir fortune ainſi qu'un Argonaute,
Parmy cet Ocean de contrarietez,
Pour deſcouvrir les bancs de mille obſcuritez.
C'eſt bien quelque aduantage à celuy qui fait voile
D'auoir le vent propice, & de voir ſon eſtoille:
Mais dans l'onde Chimique il y a maints rochers,
Ou ſouuent ont perý maints excellents nauchers,
Car tel void ſon Eſtoille (encore qu'entre mille
A peine un la regarde) & luy reſte inutile,
Parce qu'il n'eſt expert aux operations

Qui nous donnent l'entree aux preparations.
Vicilliſſe qui voudra penché deſſus un liure,
Deuſt il ſiecles pour ans, voire ans pour momēts vi-
Et ne met ou fait mettre à l'ouurage la main, (ure,
Il pert ſon tēps, ſon huile, & ſe tourmēte en vain.

Le pauvre Laboureur qui tranſit ou qui ſue,
Et qui ſes mains empouille en ſervant ſa charrue,

Puis sous vn frefle espoir du profit incertain
 Se nourrit de l'Iuroye & sème le bon grain,
 Mal vestu, mal couché, souuent passe l'année
 Sans reuoir vne gerbe en sa grange amenee.

Le vigneron sans cesse aux collines beschant,
 Quia dos recourbé col & teste penchant
 Trauaille tout vn an sans pouuoir d'vne grappe
 Faire offrande en Septembre à Baccus ou Priappe;
 Attend bien l'autre année, & peu certain du fruit
 S'engage à l'usurier qui le ronge & destruit.
 Mais nos petits Cræsus dont l'ame insatiable
 Idolastre le but de cet Art venerable,
 Cillez d'un fol desir, pippez d'un vain espoir,
 Voudroient bien sans hazard nos lauriers recevoir.
 Si Hermes & Geber dont la cendre on honore,
 Cōme nouveaux Phœnix venoient à renaistre ore,
 Et picquez du desir d'assouir cette faim
 Leur demandoient sans plus le couuert & le pain
 Pour douze ou quinze mois; d'une rare faconde
 Ils respondtoient qu'alors on ne verroit au monde
 Viure bestes ny gens; Quoyque ces mois passez
 On ne veist les voyant que des bestes assez.
 La Nature mille ans a faire l'or demeure,
 Et ces veaux n'y voudroient qu'un mois, qu'un iour
 Odoëtes auenglez ne vous sùst il pas (qu'une heure.
 Que l'art aydant nature auance tant ses pas.
 Qu'en vn an elle face vne souffreuse poudre

Qui meurrit le Mercure ainsi qu'un coup de fou-
 Chose trop veritable, & que l'œil ayât veu (dre:
 Crioit pourtant par charme auoir esté deceu.
 C'est pourquoy maint grand hōme à sçeu cette sciēce,
 Ayant eu pour son Nord l'astre de sapience,
 Qui faute de moyens en desespoir est mort,
 Submergé dans sa rade a la vue du port.
 Car le riche & le pauvre ont un dessein semblable:
 Mais bien souuēt le pauvre aux Dieux plus agrea-
 Emporte la couronne a force de veiller (ble
 Non le riche à souhait ronslant sur l'oreiller.

Puis, doit on s'estonner si mainte ame balance,
 Et vague irresolue en la double creance,
 Si d'ambages couuerts & de propos noircis
 Les principes de l'Art sont par ruse obscurcis?
 L'un nous depeint un Roy noyé dās sa fontaine,
 Pour immortel renaître en grandeur souveraine.
 L'autre ioint en la couche un frere avec sa sœur,
 D'ou doit naistre un nepueu du monde possesseur.
 L'un irrite un Lion contre une Aigle vollante;
 L'Aigle le rend volage, & luy la rend constante.
 L'autre peint deux dragons qui se vont deuorant,
 Dont l'un d'aellerons d'or va son dos honorant.
 Puis donnant mille noms a vne mesme chose,
 Celuy là cache plus qui plus à plein l'expose:
 Tout pour desesperer l'ignorant viciex;
 Et tant plus alecher le docte ingenieux.

Car s'ils n'eussent d'erreurs leur œuvre entreissue
 Le plus simple du monde en vne heure eust secue.
 Mais voyons la fontaine ou ceux cy ont puisé,
 Et comme l'inventeur l'a premier desguisé.

Il est vray, sans mentir, certain, tres-veritable,
 Que ce qui est dessous au dessus est semblable:
 Pour d'une chose seule accomplir des effets
 Que par secret miracle on croiroit estre faits.
 Et comme du seul Dieu la pensee profonde
 D'une chose à produict toutes choses au monde;
 De cette chose unique ont pris leur estre aussi
 Par adaptation toutes choses icy.
 Phœbus l'a engendree, & Phœbé enfantee.
 Le vent comme matrice en ses flancs l'a portee.
 La terre est sa nourrice; Et de tout l'univers
 Le pere des tresors est compris en ces vers.
 Avec douceur constante & d'artifice rare,
 Sans violence ou haste, il conuient qu'on separe
 Le subtil de l'espois, & la terre du feu.
 Lors elle monte au Ciel & descend peu à peu
 En terre; ou elle acquiert les deux vertus ensëbles,
 Qu'un neud indissoluble estroittement assemble.
 Si on la mue en terre entier est son pouuoir;
 Et rien pareil en force au monde on ne peut voir:
 Car de son odeur seule elle tue & renuerse
 Toute chose subtile; & les dures transperce.
 Ain si fut fait le monde, & a ces actions

Admirables

Admirables seront les adaptations.
 Ainsi sur tout de saistre emportant la victoire
 Tu iras triomphant du monde & de sa gloire
 L'ay l'œuvre du Soleil plainement renouvelé,
 Aussi suis-je Hermes Trimégiste appelé,
 Comme ayant les trois parts de toute sapience.
 Ce centre est conuenable à sa circonference:
 Car ce principe ombreux, noir d'ambiguïté,
 Est l'obscure lanterne où luit la vérité, (res
 Qu'on ne peut discerner qu'entrant aux sanctuai-
 D'un miliõ d'Auteurs qui font ses cõmentaires.
 C'est le tige fecond de tous ces grands Rameaux;
 Et l'immence Ocean de tous ces gros ruisseaux.
 A l'exemple du pere, esconte la parolle
 Des fils, que Pithagore en ses troupes enrolle.
 Prends cela & cela; fais ainsi & ainsi:
 Et tu auras cela. Si tu n'entens cecy,
 Conioincts l'eau & le feu; le soulfre & le Mercure;
 Et mets tousiours Nature en sa propre Nature.
 Ou bien ioincts en vn corps la Lune & le Soleil;
 Et puis faits banqueroutte à tout autre appareil.
 Fais de deux corps vn cercle, & du cercle vn qua-
 Ramene ce quarré en forme de triangle, (drãgle
 Et puis de ce triangle vn cercle estant refait,
 Tu auras aux status de cet art satisfait.
 Que ton rouge blãchisse, & que ton blanc rouzisse,
 Et tu auras de l'œuvre accomp'y l'artifice.

D

Fais avec son esprit ton corps spirituel;
 Et par le mesme corps cet esprit corporel: (dre;
 Puis dās cet esprit corps, fais leur propre ame infō-
 Et tu auras vn bien que rien ne peut confondre.
 Le corps n'agist au corps; ny l'esprit en l'esprit:
 Iamais forme de forme impression ne prit:
 Matiere de matiere: & n'est rien plus probable
 Qu'un semblable ne prend la loy de son semblable.
 Mais il faut s'exposer au choc de mille maux,
 Il faut pour y monter l'eschelle des trauaux.
 Lire vn liure cent fois, par vn autre l'entendre.
 Son bien, son temps, sa peine, auancer & despēdre.
 Car nature & le Ciel ne plantent ces lauriers (ers,
 Pour les ieunes Soldats, ains pour les vieux routi-
 Non que tous les vicillards obtiennent la courōne;
 Mais ceux à qui Dieu seul par merite la donne.
 Combien de beaux esprits d'abus empoisonnez,
 Apres la Sandarāque ay-ie veu addonnez:
 Poison qu'ils sur nommoient la Royne des minieres,
 Idolastrant ce nom inſqu'aux heures dernieres,
 Parce que la Sibille en ses vers a prescrit
 Que le subiect doit estre en neuf lettres escrit.
 Figure, enigme, ambage, oracle veritable,
 Car c'est nostre Arsenic, qui d'Art emerueillable
 Est arraché des reins du frere, & de la sœur,
 Par les ongles poignants de l'Aigle rauisseur.
 L'un a tenu vingt ans vne lampe allumee;

L'autre douze; Et tous deux n'ont rien veu que fumée.
 Ces esprits transcendans ailleurs sont à priser,
 Mais c'est vice en cet Art de trop subtiliser.
 Se voulant peindre en l'air maints succès impossi-
 Et frayer des sentiers en lieux inaccessibles. (bles
 Il faut par les raisons, Et d'un iugement sain,
 Considerant Nature imiter son dessein.
 Fuyr les lieux ruineux, Et les voyes obliques
 Où nous vont esgarant les labeurs sophistiques.
 Il faut marcher sans crainte au chemin naturel,
 Asse, commun, certain, droict, Et continuel.
 En fin quittant Icare, il faut suivre Dedalle;
 Volant entre deux airs d'elle toujours egale.
 Quoy qu'on puisse au labeur pere Et fils appliquer,
 Si l'on sçait bië leur fable au vray sens expliquer.
 Dedalle est le corps double en son premier meslage,
 Lors que la terre lourde en se dissolvant, change
 Sa nature grossiere, Et monte en s'esleuant
 Sur les ailes de l'eau, non de l'air ny du vent.
 Ce ieune audacieux, cet insolent Icare,
 Qui d'un vol plus hardy pres du Soleil s'esgare;
 Qui voit fondre sa Cire Et ses bras desplumer;
 Puis dans la Mer qu'il n'ome en tombant s'abîmer:
 C'est l'esprit qui son corps dans les ondes delaisse
 En ayant rauy l'ame: Et de monter ne cesse
 Tant qu'au hault de son Ciel peu a peu parvenu
 Il retombe en la Mer d'où il estoit venu.

Fable que dès long temps le grand Moïse a teinte
 Au pourpre Hermionique de son histoire Sainte,
 Quand il dit que la voix de l'Artiste immortel,
 Bâtiſſant l'Vniuers son chef d'œuvre eternal,
 Separa l'eau de l'eau; pour de la plus groſſiere
 Faire en l'eſpaſſiſſant la terre nourriſſiere:
 Et que la plus ſubtile il mèit au firmament,
 Qui ſe forme en roſee, & coule inceſſamment
 Par les yeux de la nuit ſur la terreſtre maſſe,
 Où du Soleil luſſant l'eſponge la ramafſe.

Mais combien vont encor l'antimoyne adorant
 Comme leur Dieu Chimique; & tiennēt ignorant
 Celui qui ne ſe paſſe en merueille ſi rare,
 De voir que le Soleil le calcine & prepare,
 Voire augmente ſon poids ſ'il va ſur luy dardant
 Ses rayons enflammés par le miroir ardent?
 Et quand mon ſouuenir mes erreurs me teſmoigne,
 Je pallis de triſteſſe & rougis de vergongne
 D'auoir tant négligé l'Ange des bons auteurs,
 Pour croire aux faux démons des traitres impoſteurs
 Race inique & maudite, engeance de Harpie;
 Infectant & volland quiconque en eux ſe fie.
 L'eſprit vniuerſel, où maint eſprit confus
 Avec moy s'eſt pippé, fut mon premier abus.
 Je l'ay noircy, blanchy, & rougy en vne heure:
 Mais nulle impreſſion aux metaux n'en demeure.
 Quoy qu'il ſoit eſprit, corps, cuit & rubifié,

Il demeure impuissant s'il n'est spécifié:
Car propre a toute espece il reçoit toute forme;
Et serf de tous subiects en tout il se transforme.
Quittant ce fol dessein ie me suis, peu ruzé,
Aux metaux du Vulgaire vn long temps amusi;
Souillant cet art sacré de pensées prophanes.
Car i'ay mis Sol & Lune en liqueurs diaphanes,
Et cuits avec Mercure à tres lente chaleur:
Mais cet ingrat travail fut de mesme valeur;
Nature veut Nature, & l'espece l'espece;
Aborrant au congrez la semence diuerse.
Celuy ne peut pas rendre vn pays bien peuplé
Qui a masse avec masse au coit accouplé:
Crime contre Nature, & faute abominable,
Que tout le feu d'enfer d'expiér n'est capable.
Ainsi maints voyageurs par la nuit de suoyez,
Trompez des fols ardans en vn lac sont noyez.
Or si de ces faux Dieux tu as creu les oracles
Qui pippears t'ont rendu odieux nos miracles;
Deteste les conseils de ces pernicious,
Comme peste infernale & maudisson des Cieux.
Puis toy mesme appellant de tes sentences folles,
Agenoux avec moy vien dire ces parolles:
O science diuine, o surnaturel Art,
Que Dieu comme par grace à ses esleus depart;
Des mal'heurs de la vie unique & prompt remede;
Qu'on peut bien dire heureux celuy qui te possede,

Et qu'il fut d'un bon Astre aperceu en naissant:
 Puisque tant de tresors dont il est iouissant
 Proniennent de sa peine & de son industrie,
 Et non d'oppression, d'usure, ou tromperie.
 S'il est sage & discret pour la cause cacher
 De son contentement, rien ne le doit fascher,
 Car il peut aller viure en tous les coins du monde
 Portant comme Bias sa richesse feconde.
 S'il trouue vn languissant au danger de mourir,
 En passant charitable il peut le secourir.
 S'il rencontre vne veufue avec sa triste bande
 D'orfelins, qui l'aumosne à vn marbre demande,
 (Car plusieurs ont vn cœur de marbre dās le sein)
 Il leur peut rendre pleine & l'une & l'autre main.
 Le l'aboureur cheu, le marchand honorable,
 Que la guerre ou le feu a rendu miserable;
 Celuy que l'usurier comme vn chancre a rongé;
 Le captif qui lamente en desespoir plongé;
 Pourront sans y penser & sans qu'il y paroisse
 Sortir par ses bienfaits de prison & d'angoisse.
 Qui s'estonnera donc si le braue Iason
 Mesprisā les hazards pour gaigner la Toison,
 Puisquil se voit par elle assouuir de richesse,
 Eyr'entrer son vieil pere en sa fleur de ieunesse?
 Ou qu'aux yeux de Caron pres de l'infernalle eau
 Ænee alla cuillir le iaunissant rameau?
 L'on se plaindra plustost que la Muse diuine

Qui du docte Saluste animoit la poitrine,
 Air noyé dans Lathé ce précieux subiect,
 Le plus digne ornement de son riche proiect;
 Puisquil vouloit de Dieu rechanter les merueilles;
 Car celle cy s'enrolle au front des nom pareilles.
 Vray est qu'il a mieux fait que Gamō, & Linthault;
 Qui d'un discours si brave & d'un stile si hault,
 L'un comme un Apollon Philosophe & Poete;
 L'autre enfant d'Esculape estant son interprete;
 Ont pensé garentir leur renom du trespas
 Enseignant au public ce qu'ils n'entendoient pas.
 Je n'en veyx pour tesmoins que leur vulgal Mercur
 Dont ils cuident par art corriger la Nature; (re
 Secret ou l'un & l'autre erre tout esgaré,
 Puisque Nature à l'art le nostre a préparé.
 Ils ont beau sublimer & luy donner pour ame
 L'esprit du vitriol, puis en faire amalgame
 Avec l'or cimenté; Ce progres ne vault rien.
 Il faut trouuer conioincts d'un naturel lien
 Dans nostre vif argent le Soleil & la Lune.
 Non argent vif commun, Sol ny Lune commune,
 Mais ce couple iumeau que Iupin enflamé
 Au ventre virginal de Latone a formé.
 C'est nostre vif Soleil, C'est nostre Lune vifue;
 Theriaque & venin du vif qui les anue.
 De ces trois ainsi ioints le vray Mercure est fait,
 Qui par l'Or & l'Argent se fermente & parfait.

D iij

C'est nostre Lion verd, c'est nostre eau permanente:
 Dont l'œuvre se compose, & dont elle s'augmente.
 C'est le lait virginal; Le Mercure animé;
 Nostre terre feuillée; & nostre sublimé.
 Des couleurs d'Hiacinthe & de Narcis capable
 Transmuât tout en soy, comme en tout trāsmuable.
 Qui devient immortel quand la mort il reçoit:
 Et meurtrit ses enfans alors qu'il les conçoit.
 En premier lieu l'Artiste a besoin de cognoistre
 Dequoy, & en quels lieux, les Metaux doiuent naistre
 Comment ils sont conçus, engendrez, acheuez;
 Mais non à mesme honneur par Nature esleuez.
 Puis, s'il ne veut auerue errer à l'avanture,
 Qu'il sçache où il doit suivre ou quitter la Nature,
 Qui a pour tout dessein (travaillant simplement)
 Des deux principes ioincts faire l'Or seulement.
 Qu'il tienne ma parole à foy Euangelique,
 De ne quitter iamais l'espece Metallique;
 Et ne prendre pourtant les Metaux du commun.
 Despouillez de leur vie, & sans esprit aucun:
 Car, biē que maints Autheurs ordōnēt de les prē-
 On ne doit si crumēt leurs sentēces entēdre. (dre,
 L'un possible en son dire est superstitieux;
 Et l'autre en ses escripts est peut estre enuieux.
 Nature a composé de feu, d'air, d'eau, & terre,
 Vn principe à cet Art qui est Pierre & non Pierre.
 Pierre quant à l'aspect & à l'atouchement;

Mais quant au naturel Metal entierement.
Metal qui toute fois nul Metal ne ressemble;
Encore qu'en luy soient tous les Metaux ensëble.
Cette masse indigeste avec peu d'action
Est aisément conduite à la perfection;
Car en ses Elemens rien ne manque ou n'excede,
Ains tout ce qu'il luy faut elle embrasse & possède.
Le feu qui tout consomme en son avidité,
Desnuant tous les corps de leur humidité,
Est le seul aliment dont elle est substantee;
Car plus elle y demeure & plus est augmentee
Son humeur radicale; arrivant à tel point
Que le Roy des Metaux ne s'y compare point.
Grand Roy, qui sans autre ayde a pris son origine
De cet Hermaphrodite, ou de cette Androgine.
De ce Cahos Phisic en qui vivent cachez
Sept esprits minéraux, par Art sont arrachez
Leurs quatre geniteurs, en la double semence
Dont l'Embrion Chimic doit tirer sa naissance.
Les deux sont au Mercure; & les deux autres sont
Au souphre: & tous ensemble en mourant se parfot,
Mercure est le mary, & Venus est la femme.
L'Art en a fait deux corps, mais ces corps n'ôt qu'un
L'un & l'autre patit, puis agit à son tour, (ne ame.
Sous les effects diuers d'un mutuel amour: (stre
Amour qui les rassemble, & des deux morts fait nai-
Un tiers tout dissemblable à ceux d'ot il préd estre.

Voilà cet un mystique, & cette trinité,
 Qui comprend tout mystere en sa triple unité.
 Deesse engendre-amours, germeuse Citheree,
 Qui par les regions de la voulte Etheree
 Fais ta ronde eternelle en ton char radieux, (eux;
 Montât de sphere en sphere au dernier des sept Ci-
 Puis de uallant soigneuse, à nos vœux oportune,
 Du Cercle de Saturne au cercle de la Lune,
 Ta vertu genitrice es pands egallement
 Dans les reins amoureux de chacun element.
 Comme au grand uniuers ta seconde influence
 Par l'esprit general à tout donne naissance,
 Tu produis les effets de maints actes diuers
 Par l'esprit mineral au Chimique uniuers:
 C'est pourquoy de ton nom nostre terre on appelle,
 Car nostre Hermaphrodit est conceu & nay d'elle:
 Apres qu'estant recuite au bouillon de son eau,
 De sa tombe funeste elle a fait son berceau.
 Gentille Salmacis, que tu vis glorieuse
 D'embrasser le subiect de ta flame amoureuse;
 Baignât un corps si noble & des membres si beaux,
 Dans le flot cristallin de tes larmeuſes eaux!
 Honteux adolescent, ton heureuse infortune
 Te rend en t'offençant cette gloire commune;
 Soit que ton double sexe à ces flots s'unissant
 Tu sois fait pour produire Agent ou Patissant!
 Mais qui est le docteur tant subtil & tant sage

Qui prouuast par exemple, ou mōstrast par vſage,
Qu'on puiſſe vnir deux corps, de centres ſi diuers
Que l'un aſpire au Ciel, l'autre aſpire aux enfers,
Qu'en muant leur Nature; & changeāt leur ſub-
choſe tres-difficile à l'humaine ignorāce; (ſtance?)
Mais poſſible, & requiſe à la perfection
Que produit en cet Art cette conuerſion:
Ioignant l'eſprit agile au corps lourd & ſtupide;
Le chault viſ au froid morne; & le ſecq à l'humides
Pour faire vn compoſé, auquel ſoient limitez
Les diſcordants effets des contrequalitez.
L'air eſt de tous les corps le ſouſtien & la vie.
Il ſubſtante le feu; ſomme l'eau viuifie
Le grand corps de la terre, & l'eau reçoit de l'air
Cet eſprit animant; qu'elle laiſſe exaller
Aux rais de la chaleur & celeſte & centralle,
Pour renuoyer à l'air ce qui de l'air deuallé.
Ainſi par le ſecours d'un preſt continuel
Chacun des elements ſe rend perpetuel,
En eſtre, en actions, en vertus, en puiſſance;
Donnant ce qu'il reçoit, riche en ſon indigence.
Autrement ce bel ordre à neant paſſeroit;
Et par tout la Nature inutile ſeroit.
Mais cette ſage mere a par ſa prouidence
Obſtaclé ce deſaſtre, ayant fait l'ordonnance
Que circulairement (par eux meſme excitez)
En ſe communiquant leurs propres qualitez,

Par leur muation proprement circulaire.
Les transmutations en tout se pourroient faire,
Ainsi la terre preste au feu sa siccité,
Le feu, son chant à l'air; L'air son humidité,
A l'eau, qui va prestant sa froideur à la terre;
Et tous vivent en paix en se faisant la guerre.
Voilà comme ces corps miraculeusement
Se changeant changent tout, & vôt tout reformât.

Docte Libanius, j'admire ta constance
A prouver & reduire en Art cette science:
Mais en tous tes escrits ie n'ay oncque apperceu
Que ce diuin secret tu ayes iamais sceu.
Toute fois ie t'honore ainsi qu'un autre Alcide,
Chassé mal de ton siecle, & vaillant monsticide.
Crois tu que tous les vieux qui ce but ont atteint
Sçeuissent rien des labeurs que tu nous as depeint?
Ce sont inuentions modernes & frivolles,
Contraires aux leçons de leurs vraies Escolles.
Pardonne ie te prie à la naïfueté
Dont use ma franchise & ma sincerité:
Ie te cède en doctrine & en graine eloquence;
Mais non en la secrette & vraye intelligence
De ce rare mistere, où la grace d'en haut
Sans qui l'estude humaine & l'adresse ne vaut
M'a conduit par miracle, alors que mon courage
Partant d'erreurs vaincu renonçoit à l'ouvrage.
Ceux à qui ce grand Dieu extrefme en charité,

Pour leur perséuerance & leur fidélité
A cette sagesse à la fin départie,
Veulent que son mystère abonde en sympathie
Avec le plus secret des mystères diuins.
Qu'elle ait fait aux premiers preuoir cōme deuins
Le rauage inhumain de l'uniuerselle onde;
Et le feu general consommateur du monde:
Puis ait rauy leurs sens en la félicité
De l'espoir non trompeur d'une immortalité:
Lors que des bienheureux les glorieuses ames
Prendront leurs corps purgez par le Cimet des fla-
Et moy suiuant leur trace y recognois assez (mes.
Les effets à venir par les effets passez.
Car si l'eau du deluge a possédé la terre
Cent cinquante six iours; tant en nostre verre
Apparoist vn deluge, & n'e se void rien qu'eau.
Si Noé hors de l'Arche enuoya le Corbeau
Qui s'arresta gourmand, à la charongne morte; (te
La noitceur qu'aux deux corps la pourriture appor-
Comme vn Corbeau les ronge & les quitte à regret
Si la blanche Colombe annonça le secret
De la future paix par la branche d'oliue:
La verdure qui se montre au vaisseau claire & viuue
Lors que nostre soleil a beu l'humidité.
Vient prononcer l'arrest de la tranquillité.
Comme en l'Arche sacrée estoient mâle & femelle;
En nostre arche luxsante est la couple jumelle.

Comme l'eau vengeresse emporta les forfaits,
 Nostre eau purge nos corps par la noirceur infects.
 Or si l'un a esté l'autre se peut bien croire,
 Puisque Dieu a voué l'un & l'autre à sa gloire.
 Et que sans l'action de ce contraire effect
 L'ouvrage proicte ne peut estre parfait.
 Escoute une maxime au commun non connue,
 Qu'en la nuit du Soleil est le jour de la Lune;
 Et la froideur Solaire en la Lunaire ardeur.
 Lors que la Lune obscure en sa moitié froideur,
 Reçoit du clair Soleil la chaleur radieuse,
 Le Soleil entre en elle & la rend lumineuse,
 Eschauffant & seichant sa froide humidité.
 Du Soleil au rebours la chaude siccité
 S'alentit & s'humecte, & d'une obscure nue
 Offusqué fait eclypse à nostre humaine vue.
 Puis si tost qu'au Soleil la Lune fait retour,
 Le Soleil se ranime & ralume le jour,
 Arrachant à sa sœur sa lumière vollee.
 Qui vesue de clarté vit sombre & desolee.
 J'ay dit cent & cent fois, ie le redis encor.
 Que le Soleil Chimique est le vif & pur Or.
 Non pas cet or vulgaire afoibly du martire
 Des flammes & des eaux qui bornent son empire.
 Qui n'a rien de parfait pour autre que pour luy,
 Et qui deviendroit pauvre enrichissant autrui.
 Ains celuy que Saturne en sa Sphere recelle:

*Qui n'est connu d'aucun si Dieu ne luy renelle.
Verdoyant, Vegetable, Animé, animant;
Vif Soleil, qui paroist Lune premierement.
Et qui n'aura des vieux desnoué les ambages
Ne connoistra non plus cette Lune des sages.
Lune qu'un voile noir infecte & va tachant:
En son croissant premier à nos yeux la cachant:
Diane ouvre Phæbus, & Phæbus clost Diane;
Rendant l'esprit opaque, & le corps diaphane.
Oste donc du Soleil l'ombreuse obscurité,
Puis par tout l'univers s'espandra sa clarté:
Mais sa vine spendeur ne sera departie
Tout en un moment d'heure à la brune Cinthie.
La froide Thitonide au teint iaune vermeil
Annonçant aux mortels le retour du Soleil,
Leur aprent de sa sœur le coucher & l'absence,
Qui paroist toujours moins plus son frere s'avance.
Laissons ces deux lumeaux vider leurs diffe-
Et vuidés d'autres points, cobie qu'indiferés. (rêts.
On dit que Ciel & Terre en un se doiuent rendre.
Di moy donc si le Ciel en Terre doit descendre;
Ou si plus tost au Ciel la Terre doit monter?
Tout esprit qui se laisse à la raison donter
Croit qu'il faut que le Ciel vers la Terre descende,
Puis dissolue sa masse & legere la rende.
Or l'on tient que la Terre au Ciel va s'eslevant
Lors qu'avec son esprit qui la va dissolvant*

Elle demeure en luy vine & spirituelle.
Qu'une similitude ingenieuse & belle
Te peut faire comprendre avec estonnement.
Lors que le fils de Dieu quittant le firmament
Descendit en la Vierge, il y prit sa naissance,
Ioignant nostre nature à la divine essence.
Il fut vif entre nous pour de nostre salut
Prescrire charitable & la voye & le but.
Puis endurant pour nous une mort volontaire
Immortel il retourne au paternel repaire:
Haussant l'humanité de son corps precieux
Sur les cercles du monde; Où il vit glorieux
Au palais eternal de la Trinité sainte.
Ainsi lors que la Parque aura ma vie esteincte
Mon ame s'eslevant sur l'alle de la foy,
(Par l'insfiny merite & faueur de son Roy)
S'en ira dans le ciel d'où elle est descendue,
Ayant sa fresse escorce à la terre rendue:
A laquelle, purgee, au iour du iugement
Elle se viendra ioindre inseparablement;
Pour remonter ensemble à la vie eternelle.
Mais d'un doute nouveau la question nouvelle
Autrefois me fut faite, assavoir si l'esprit
(Qui de l'ame & du corps tous les secrets comprit)
Monte au Ciel avec l'ame, ou reste au corps en terre;
Pour aller au triomphe ou mourir en la guerre?
Ic maintins que l'esprit les assemble icy bas

Et

Et pendant cette vie est tiers en leurs combats:
Mais la noirceur muce en blancheur pure & mode
Il y aura sur terre un plus excellent monde;
Duquel l'esprit tiendra justement le milieu,
Le corps tiendra le fonds, & l'ame ira vers Dieu.
Quelqu'un dit que la terre est le vray Ciel de l'ame:
L'ame celui du corps: & que l'esprit qu'on blasme
D'avoir fait souiller l'ame en la solution,
Participe aux tourments de sa punition,
Dans les tristes cahots de l'ombreux purgatoire,
Ou la flamme blanchit l'ame de crimes noire:
Puis, que l'ame purgée au Ciel se resjouit,
Et qu'avec ses pechez l'esprit s'esuanouit.
Car s'il faisoit toujours avec eux résidence
Ils n'auroient jamais paix ny constante alliance.
Ce fol disoit à l'ame, en son courroux pervers,
Je t'y ray conduisant par l'horreur des enfers
A la mort éternelle, aux maisons tenebreuses
Où Pluton va logeant ses idoles ombreuses.
L'ame tirant à peine un sanglot du profond,
A voix entrecoupée en pleurant luy respond:
Las pourquoy, cher esprit, m'as tu donc arrachée
De l'agréable sein où j'estois attachée?
Je te croyois à moy joint & d'un nœud Gordien:
Que me donnant à toy tu devois estre mien:
Et ta bouche aujour d'huy le contraire m'annonce.
Mais ie pardonne aux maux que ton ire prononce,

E

Comme àits de la langue, & du cœur non dictex.
 Et veux tout au contraire (galle aux deitez)
 Avec moy te conduire à la gloire eternelle,
 Honorant nostre corps d'une essence plus belle.
 Qu'on ne m'accuse point d'auoir escrit cecy
 Pour rendre le secret de cet Art obscurcy.
 De corps, d'ame, & d'esprit, la pierre se compose;
 Et ces trois s'embrassant font vne seule chose;
 Cōme ces trois fōt l'homme vnissant leurs accords.
 La matiere imparfaicte est prise pour le corps;
 Le ferment en est l'ame; & l'eau qui les assemble
 Est l'esprit, enchaînant l'ame & le corps ensemble.
 Le corps lourd & stupide est de soy vil & mort.
 L'ame le ressuscite, & le rend vif & fort.
 Et l'esprit qui le purge à la fin le fait digne
 Du manteau reluisant, de la blancheur insigne.
 Le corps, l'ame, & l'esprit, qui en nombre sont trois;
 En leur genre commun ne sont qu'un toutesfois.
 Car Sol, Lune & Mercure, en leur substāce entiere,
 Sont differents de forme & non pas de matiere.
 Combien de hauts secrets de sophismes couuerts
 Moisissent incognus dans les antiques vers?
 Le combat de Thesee & du fier Minotaure.
 La riche cuisse d'or du divin Pitagore.
 L'incroyable façon de se regenerer
 Trois fois en trois cens ans, se faisant digerer
 Dans un bain d'eau bouillante; & d'estrage maniere

Pour cent ans se remettre en sa forme premiere;
Sont autāt de tesmoins des plus qu'humains effectz
Qui par cet art sublime ont iadis esté faits.
Ce courageux Thesee est le vray philosophe;
Qui ioignant de son œuvre & l'une & l'autre estoffe,
Combat dans les destours de son triple vaisseau
L'inaccessible orgueil du monstre Mytaureau:
Puis vainqueur triomphant pour courōne de gloire
Fait la fille d'un Roy le prix de sa victoire.
Ce Roy, c'est le Soleil des astres souterains,
Qui n'engendre que Roys & Princes souverains:
Et sa fille est la pierre en rougeur esclattante,
Qui paye ses travaux, ses frais, & son attente.
Si son bel œil daignoit vn iour luire à mes yeux,
I irois, nouueau Thesee, au ciel des demydieux.
Car c'est l'estoille heureuse au lustre de laquelle
Du perleux Orient comme Aurore nouvelle
Vint la Royne de l'Austre, ouir, entendre & voir.
Du grand Roy Salomon la sagesse & l'auoir.
Comme en vn seur azille en ses mains se retire
La puissance, l'honneur, la vertu, & l'Empire.
Le Royal diademe ornement specieux
De son auguste front, sont les feus radieux
De sept Astres brillans qui le monde illuminent.
Deuant sa Majesté les plus grands Rois s'inclinent.
Et comme espouze ornee allant vers son espoux
Aux vestemens pompeux flottant sur ses genoux.

On lict en lettres d'or Grecques & Arabicques,
 Je suis l'unique fille aux Prophetes antiques.
 L'ignorance a fait dire à maint celebre auteur
 Que le vieil Pishagore estoit vn enchanteur
 Qui monroit en cachette vne cuisse d'or nue.
 Mais cette cuisse estoit la richesse incognue
 Que par ce haut miracle il alloit possédant,
 Et du seau du silence estroittement gardant.
 La chaudiere où sa chair fut trois fois consommee,
 C'est la cuue secrette en sa chambre enfermee,
 Ou dans vn bain de fleurs confites par le Vin
 Il prenoit (quelques iours) de ce soulfhre diuin
 Qu'au decrespit Aeson l'amoureuse Medee
 Donna, pour desponuiller sa vieillesse rídee.
 On employe maint texte à maint graue subiect,
 Dont l'auteur n'eut iamais que cet Art pour obiect.
 Les labours d'Hercules qu'o tiét pour vaines fa-
 Sôt de cet Art secret figures veritables. (bles,
 Gerion aux trois corps redoutable & puissant;
 Est le triple argent vif Sol & Lune embrassant.
 Le geant terrené, l'expugnable Anthee,
 Dont la force n'estoit par aucun supplantée
 Tant qu'il touchoit sa mere, est l'esprit, vif & chaut
 De nostre or, que nostre eau attire & leue en haut.
 L'hydre tousiours naissante à sept testes horribles;
 Est l'eau, mere de l'or & de tous corps fusibles:
 Eau qui ne mouille point, & n'esteint point le feu:

Serpent que le Soleil doit tuer peu à peu.
Des Centaures legers l'espece monstrueuse;
C'est des deux spermes joints la matiere hideuse.
Le traistre Diomedé & ses cruels cheuaux
C'est l'Artiste logeant ce cahos des Metaux
Dans la chambre secrette ou son eau le deuore.
Le bouclier d'Hippolite; est l'Iris qui decore
Cette eau de cent couleurs. Le fumier meurtrissur
De l'estable d'Angeez; est l'infecte noirceur
Qui couure les corps morts apres leur pourriture.
Les Oyseaux & inphalins raiussans la pasture
Du desasté Phinee, & l'allant infectant;
Sont les fortes vapeurs qui des corps vont sortant.
Du sanglier escumant la poursuite & la prise;
C'est lors que la matiere entre à la couleur grise;
Et quittant pour blanchir son orde obscurité
Donne vn signe à l'ouurier de sa felicité.
La peau du grand Lyon que ce demidieu porte;
C'est la rousse couleur qui la blancheur emporte.
Le Taureau qu'il dompta le corps qu'on va fixant.
Le cerf aux cornes d'or; le corps fix iaunissant.
Cerberé aux trois gosiers; l'enfant nay, qui demande
Qu'on l'aille allimentant de nouuelle viande.
Voila comment les vieux cet œuvre alloient cachât
A l'auare, à l'ignare, au fol, & au meschant.
Mais quelle Thisiphon, de ses rouges tenailles,
Extrefme en cruauiez bourelle les entrailles

Des haineux de cet Art, d'ignorance aveuglez;
 Qui troublez des vapeurs de leurs sēs desreiglez,
 Nous proposēt pour loix leurs discours chimeriques
 Voulant qu'on les prefere aux plus belles reliques
 Dont l'Egypte & la Grece en leur prosperité
 Doïerent les autels de leur posterité.

Hayr ce qu'on n'a pas, blasmer ce qu'on ignore;
 C'est vn mal qui demande vn quintal d'Helebre.
 De ton trosne pourtant tu ne sois deboutté (té.
 Bel Art, puisqu'il n'est riē dōt quelqu'un n'ayt dou-
 Les mysteres diuins souuent en controuerse
 Ne permettent pourtant que l'Eglise on renuerse.
 Iupiter ne sceut onc les mortels contenter;
 Ce qui fait pleurer l'un induit l'autre à chanter.

Des flancs du Montgibella soulfreuse insolence
 Tant de langues de feu à plis Ondoux n'eslance,
 Que la traistresse enuie aux funestes regards
 Descoche par cent yeux de Basiliques dards,
 Au blâc de tō hōneur (grand Royne des merucilles)
 Et tous, sans te blesser passent dans tes oreilles.

Que ce monstre deschire vn soufleur enfumé,
 Qui d'eau forte, de soulfhre, & d'orpin, parfumé
 Ressemble au forgeron qu'une flame vert-bleuë
 Rēd sous la nuit ombreuse vn fantosme à la veuë,
 Cela n'est qu'à ta gloire, & luy vais pardonnant.
 Mais vn fils legitime à qui tu vas donnant
 Le fillet d'Ariadne en ce confus Dedallē,

Doit estre exempt du fil de sa langue infernale,
Et faut qu'un vray Thesee, ou Persee irrité,
Extermine ce Monstre enflé d'iniquité.

Viendras tu point du Ciel belle ame Aurelienne,
Geler de ces Corbeaux la voix magique;
Et deffendre l'honneur de ton Pontife aymé,
Qu'ils ont pour t'offencer meschamment diffamé.
De tes beaux vers dorez à l'egal doux & graues,
Burins par qui ta gloire au frôt des ans tu graues,
L'estoffe precieuse & l'œuvre plus exquis
N'ont sinon des Lauriers pour ton loyer requis.
Leur torrent plus fecond que le riche Paëtolle
Roulloit trop d'or caché dans son arcine molle
Pour vne seule bource; où la bource eust esté
Comme estoit le tresor grande en infinité.

Rongnez Muses rōnez l'ongle & le bec qui pince
Vostre opulent Poëte & son illustre Prince.
Empruntez de Pallas l'effroyable bouclier,
D'où l'horrible Gorgonne eslançant maint esclair
De ses gras yeux fataux empierre l'ignorance,
Qui d'un dart espointé combat cette science.
Et conseillez à ceux qui blasment tel secrets.
D'estre vn peu pl^s sçauāts, ou beaucoup pl^s discrets.

F I N.

E iij



STANCES.

A V gracieux refueil de la vermeille aurore
 Son œil chasse l'obscur du vuide aérien;
 Illustrant le contour au globe terrien
 Par son éclair brillant qu'il le Ciel recolore.
 Ainsi, quand la splendeur d'un haut sçavoir decore
 Quelque esprit espuré du brouillas ancien
 De vulgaire doctrine, il void tout, & n'est rien
 Pour secret qu'il puisse estre au mode, qu'il igno-
 D'imposture & d'erreur la grâd tourbe le fuit; (re.
 (Ainsi que le Hiboux fuit le Soleil qui luiët)
 Ne pouvant supporter l'esclat de sa science.
 Il marche en sa main dextre ayant l'ogueur de iours;
 Richesses & honneurs en la gauche; & toujours
 Suit pour phare & pour nord l'astre de sapience.
 Muses, chassez bien loing de vostre sanctuaire
 Tous excommuniez & maudits imposteurs;
 Qui prophanant cet Art, sacrileges menteurs,
 Font de son nom sacré vne fable au vulgaire.
 Que ces esprits sillez d'une erreur populaires

Et ces Asnes chargez de liures & d'auteurs
Qui par opinion mesprisent nos Docteurs,
N'approchent point aussi vostre autel salutaire.
Que de sa main sordide un avaricieux.
Que de son ongle impie un vain ambitieux;
N'attendent de cueillir nos precieuses roses:
Mais que l'humble & le sage entrent en ce S^t. lieu.
Car pour eux seulement sont reservez de Dieu,
Et les fleurs, & les fruis, de nos metamorphoses.
De ces preux champions pour le prix contendans,
Qui d'as le ch'ap d' Hermes f'ot voller la poussie-
Un à peine entre mille a cognu la matiere; (rez
Dont se fait la couronne ou ils sont pretendans.
Les uns, plus qu'il ne faut, subtils & transcédans,
Loin du trac de Nature, essayant leur carriere,
Abandonnent le cours de cette grand guerriere;
Et frayēt des sentiers aux siēs tous discordans.
Tels esprits facinez quittent leur bonne mere;
Et vollent vagabons apres mainte chimere,
Qui les paisāt d'erreurs les porte au desesper.
Chacun à son obiect; Chacun à sa pratique;
Et n'y a qu'un subiect; & qu'une voye unique:
Qu'on ne peut sans Nature obtenir ny sçavoir.
Mille & mille avant moy, comme moy curieux,
Ont cōsommé leur aage, & leur biē, & leur peine,
A chercher incertains, un chose certaine,
Et à qui la cognoist tousiours presente aux yeux.

Mais mille & mille aussi (plus fauoris des Cieux)
 Auant moy comme moy ont cognu la fontaine
 Qui sur vn sablon d'or son eau viue pourmene,
 Eau d'immortalité dont s'abreuuent les Dieux.
 Les vns comme auuglez erroient à l'aduanture,
 Les autres mieux appris, disciples de Nature,
 Au Ciel de ses secrets adresserent leurs pas.
 Ceux là frēt naufrage & de biēs & de vie: (nie,
 Ceux cy guidez au port, francs de crainte & d'e-
 Vinquirēt route angouisse, & presque le trespas.





LES VISIONS HERMETIQUES.

Bien que nostre Art consiste en vne seule chose;
Et que d'un vil habit nostre Roy soit caché:
Voyez comme il se change & se metamorphose,
Avant que du sepulchre il puisse estre arraché.

Je vey par un fort aigle un vieillard venerable
Au sein d'un gros nuage enlever in/qui aux Cieux.
Puis tournant dans un globe en façon effroyable,
Devenir eau tresclaire, & sel tres precieux.

Je vey dans nostre mer deux poissons admirables,
Qui s'as chair & sans os cuissoient en leur propre eau.
Et de leur suc enfloient les Ondes delectables
Qui leur donnerent l'estre, & qui sont leur tobeau.

Je vey dans un boubier vne Pheres sauvage,
Plus vile qu'un sanglier en la fange dormant;
Qui changeant peu a peu de poil & de corsage,
S'alloit en biche blanche à la fin transformant.

Je vey dans le profond de nostre forest noire,
Aupres d'une Vnicorne, un cerf audacieux;
Suivis de cét Veneurs, dont un seul plein de gloire
Feit de leur chair doree un mets delicieux.

*Dans un vallon ombreux de cette forest mesme
 Je vey deux fiers Lions l'un sur l'autre acharnez;
 Qui pris par ce Veneur avec travail extresme,
 Furent sous un ioug mesme en triomphe amenez.*

*Je vey un chien superbe, & un loup plein de rage,
 Se colleter l'un l'autre; & s'estranglant tous deux,
 Conuertir en venin leur sang & leur carnage:
 Puis ce venin resoudre en baulme precieux.*

*Je vey deffous un antre un grand dragon horrible,
 Vomissant son venin aux rayons du Soleil.
 A tout autre animal redoutable & nuisible,
 Car il n'est Basilic en cruauté pareil.*

*Je le vey tost apres surpris dans le cordage
 Du Veneur cauteleux; où pire qu'enragé
 Il deuoroit sa queue; & par son propre outrage
 En fine Theriaque estre son sang changé.*

*Dans la mesme forest ma vene fut conduite
 Sur un nid, où gisoient les deux oyseaux d'Hermes,
 L'un taschoit à voller, l'autre empeschoit sa fuitte;
 Ainsi l'un retient l'autre, & n'en partent iamais.*

*Au dessus de ce nid ie vey sur vne branche
 Deux oyseaux se piller & se donner la mort.
 L'un de couleur de sang, l'autre de couleur blâche;
 Et tous deux en mourant prédre un pl^{us} heureux sort.*

*Je les vey transmuer en blanches colombelles,
Puis en vn seul phœnix toutes deux se changer.
Qui semblable au Soleil, sur ses brillantes ailes
Afranchy de la Parque au Ciel s'alla ranger.*

*Je vey vn fier Monarque en sa royalle pompe,
Sortant de ces forests dont il se disoit Roy;
Aux quatre parts du monde au hant son d'une trô-
Appeller ses vassaulx pour recevoir sa loy. (pe*

*Sur son chef éclattoit vne triple couronne,
Ou maint large escarboucle alloit estincelant.
Et flâboit en sa dextre vn beau sceptre, ou rayonne
Auec l'or precieux vn esmail excellent.*

*D'un pourpre cirien orné de broderie,
Sa robe Imperialle a lays larges & longs
Par dessus vn harnois riche d'orfaverie
Luy pendoit de l'espaule au dessous des talons.*

*Pompeux de Maïesté, d'un front seure & granc,
Il dist à mille Rois à ses pieds prosterner,
Le plus puissant de vous n'est ore qu'un esclave;
Car tous pour mon trophée estes predestinez.*

*Sur tous mes ennemis j'ay gaigné la victoire;
Et bravé la mort mesme en rôpant mon tombeau.
Je suis incomparable en puissance & en gloire;
Plus riche que Pluton, & plus qu'Apollon beau.*

78 LES VISIONS HERMETIQUES

*J'esleue le plus pauvre en dignité Royale;
Je donne aux imparfaits toute perfection.
Et ceux que ie par fais à moy mesme i'esgalle,
Leur donnant les effets de la mesme action.*

*J'assouvis de tresors les ames plus auares;
Je comble de santé les corps plus abatus;
J'exalte le cristal sur les gemmes plus rares:
Vniuersel en force, & unique en vertus.*

*Qui ne tiëdroit pour fable vn progresz si estrange?
Veu qu'une chose vile, a chacun en mespris;
Sans travail, sans despens, de soy mesme se change
En vn triple tre sor sans pareil & sans prix.*

*Je suis donc le Phenix qui renaist de sa cendre:
Le grain qui pour produire en la terre pourrit:
Je suis ce Pellican; Et cette Salemandre,
Qui au feu prend naissance & du feu se nourrit.*

*Je suis, tant que la terre en ses flancs me recelle,
En trinitë unique, ou trine en unitë.
Et viendrois de moy mesme en grande authorité,
Si l'auarre enuieux ne me separoit d'elle.*

*Tout le monde à vil prix m'achette & me possede:
Mais c'est apres ma mort & quand seulet ie suis,
Qui doncque me prend vis, & scait ce que ie puis,
Peut dire qu'aux tresors des esleuz, il succede.*

VOEV A LA FORTVNE. 79

O Princeſſe d'Antie, invincible Fortune;
 Opportune à quelqu'heure, à quelqu'autre im-
 Deeſſe incôparable, exigeant des mortels (fortune,
 Les ames pour viſtime, & les cœurs pour autels.
 Sur les pl^s grâds Palais tu fais naiſtre des herbes:
 Changeât aux tristes pleurs les triôphes ſuperbes.
 Le Monarque te ſuit: l'Empereur & le Roy (loy.
 Courbent leurs chefs vainqueurs ſous le ioug de ta
 Ceux que Mars, & Bellonne animent à la guerre:
 Ceux que Ceres deſtine au labour de la terre.
 Ceux que le Dieu du gain, à la mercy des eaux
 Enſepulture viſs dans leurs freſles vaiſſeaux:
 Le Dace belliqueux: le Gelon plus farouche
 Que l'Ource auorte aux bords ou le Soleil ſe couche:
 Les Libiens recuits: les Scithes paſſagers:
 Les Parthes cautелеux: & les Gattes legers:
 Redoutent le reuers de ta dextre puiſſante;
 Et le tour incertain de ta Roue inſtante.

La force aux points d'acier accompagne tes pas;
 Qui fait voir le pouvoir que tu as icy bas,
 Au globe qu'elle porte en ſigne de conquête;
 Où eſt peinte l'horreur d'une obſcure tempeſte:
 D'airin eſt ſa Cuirace; & ſon Caſque profond;
 Dont la pointe deuſſe au milieu de ſon front.
 De grands clous acerez, & de forts gôds de cuiure,
 Sa main gauche eſt garnie: & ſi ſe fait ſuivre
 Par Saturne enchainé; qui porte ſuspendu
 Un pot d'Argille cuitte emply de plomb fondu.

La foy marche à to d'un voile blanc conuerie
 L'esperance te suit d'une robe verte;
 Les yeux doux & rians; le visage tout feinët;
 Le chef couuert de fleurs; & l'entour du col ceinët
 Des carcās precieux; la bouche & les mains pleines
 De propos abuseurs, & de promesses vaines.
 Ces trois te font escorte; & d'elles sont cheris
 Autant peuples que Rois, s'ils sont tes fauoris.
 Mais si le plus illustre est atteint de ton ire,
 Cette troupe les quitte, & quant & soy retire
 Les subiects peu loyaux, & les amis bornez,
 Qui n'aymer que l'honneur d'ot les grās s'ot ornez.
 Recey mes humbles vœux ô puissante deesse,
 Si que ta faueur chere au besoin ne me laisse.
 Je n'aspire insolent aux pompes & grandeurs
 Ny au gouuernement de Roys ou d'Emperours.
 Mes desirs n'ont obiet que la plume & le liure;
 Pour les labours d'Hercule, & de Iason pour suiure.
 Ton œil soit mon saint Herme, & mon phare, & mon
 Et pour guider ma barque au salutaire port, (nord.
 Fay qu'au milieu des flots, pour remarque asseuree,
 Quelque ieune Triton sur sa teste azuree
 Esleuant hors de l'onde vn gazon verdissant,
 Te moigne que les Dieux vont mon cours benissant:
 Comme de leur faueur & de ton secours digne.
 Lors pour iuste guerdon de ce bien fait insigne
 Je doreray ta rouë; & le globe roullant
 Que tes pieds immortels pour baze vont foullant.

FIN.